

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 74 (2012)

Buchbesprechung: Notes de lecture

Autor: Walter, François

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMMENT LE CANTON S'EST FAIT AU FEU

Jean Steinauer, *FRIBOURG Une histoire élémentaire*, Fribourg: SHCF, 128 p. (Archives de la Société d'histoire, hors série)

François Walter, professeur à l'université de Genève, est notamment l'auteur de *Catastrophes. Une histoire culturelle XVI^e – XXI^e siècle* (Seuil, 2008).

C'est en 1812 qu'a été fondée l'institution connue des Fribourgeois sous le sigle ECAB : l'Etablissement cantonal d'assurance des bâtiments, pour les non initiés. En choisissant, il y deux siècles, la voie de l'assurance étatique obligatoire, Fribourg s'inscrivait dans un mouvement assez général en Suisse, où l'avaient déjà précédé onze cantons. Ce qui est remarquable, en revanche, c'est que ce choix du monopole avec son système uniforme de primes n'a jamais été vraiment remis en cause, témoignant d'un bel exemple de solidarité réussie. Aussi l'institution peut-elle se prévaloir de jouer un rôle dynamique pour promouvoir la modernité économique. Elle soutient à son heure la culture. C'est pourquoi ce petit livre n'a rien de l'opuscule commémoratif habituel où le papier glacé et les belles images croient suppléer à l'indigence de la réflexion. Non, pour son bicentenaire, l'ECAB a pris le risque de diffuser partout dans le canton un vrai livre sans photographies. Ce texte remarquable devrait remplir une mission civique tant il illustre ce que l'histoire peut faire de mieux aujourd'hui.

Son titre renvoie au premier degré à ces forces élémentaires (le feu, l'eau, la terre et le ciel) qui façonnent notre cadre de vie, notre environnement. Il résonne ensuite avec celui des manuels scolaires de notre enfance, parce qu'il s'agit en prime d'une histoire du canton de Fribourg autrement, à travers la vie quotidienne, les peurs, les croyances et les comportements de ses habitants, toujours en phase avec les événements de la «grande» histoire, celle du politique, des évolutions économiques, des contextes sociaux. Enfin, et cela fait toute la saveur du livre, il est écrit admirablement dans un style limpide, imagé, plein d'humour. Incontestablement, Jean Steinauer a l'art de la formule, sait construire une intrigue et redonner consistance à ce qui pourrait passer a priori pour pure anecdote. Un bel exemple de méthode à qui douterait que des friteuses enflammées, des foins fermentés et des pompiers alcoolisés peuvent devenir objets d'histoire. Ces 128 pages reposent sur un énorme travail d'archives : 120

mètres linéaires de documents, 10 828 dossiers d'incendie heureusement conservés dont Jean Steinauer a assuré la valorisation et défini les clés de lecture.

Trois parties, dix petits chapitres thématiques, tous passionnants à lire. L'auteur commence par les mutations du paysage que révèlent l'incendie et les autres manifestations des forces de la nature (ouragans et crues). Le XIX^e siècle a connu les incendies-catastrophe qui détruisent des localités entières (une vingtaine de cas) qu'il faut ensuite rebâtir. C'est là que l'assurance incendie joue son rôle moteur en incitant à sécuriser le territoire et en imposant des normes de construction. Les rapports administratifs regorgent de précieux témoignages sur la diffusion d'innovations et de savoir-faire de toute sorte, par exemple la compréhension des risques de l'électricité. Certains redimensionnent le territoire. Il suffit de penser au rôle du téléphone pour alerter les pompiers, à l'amélioration des voies de communication et aux possibilités des moyens mécanisés de lutte contre le feu.

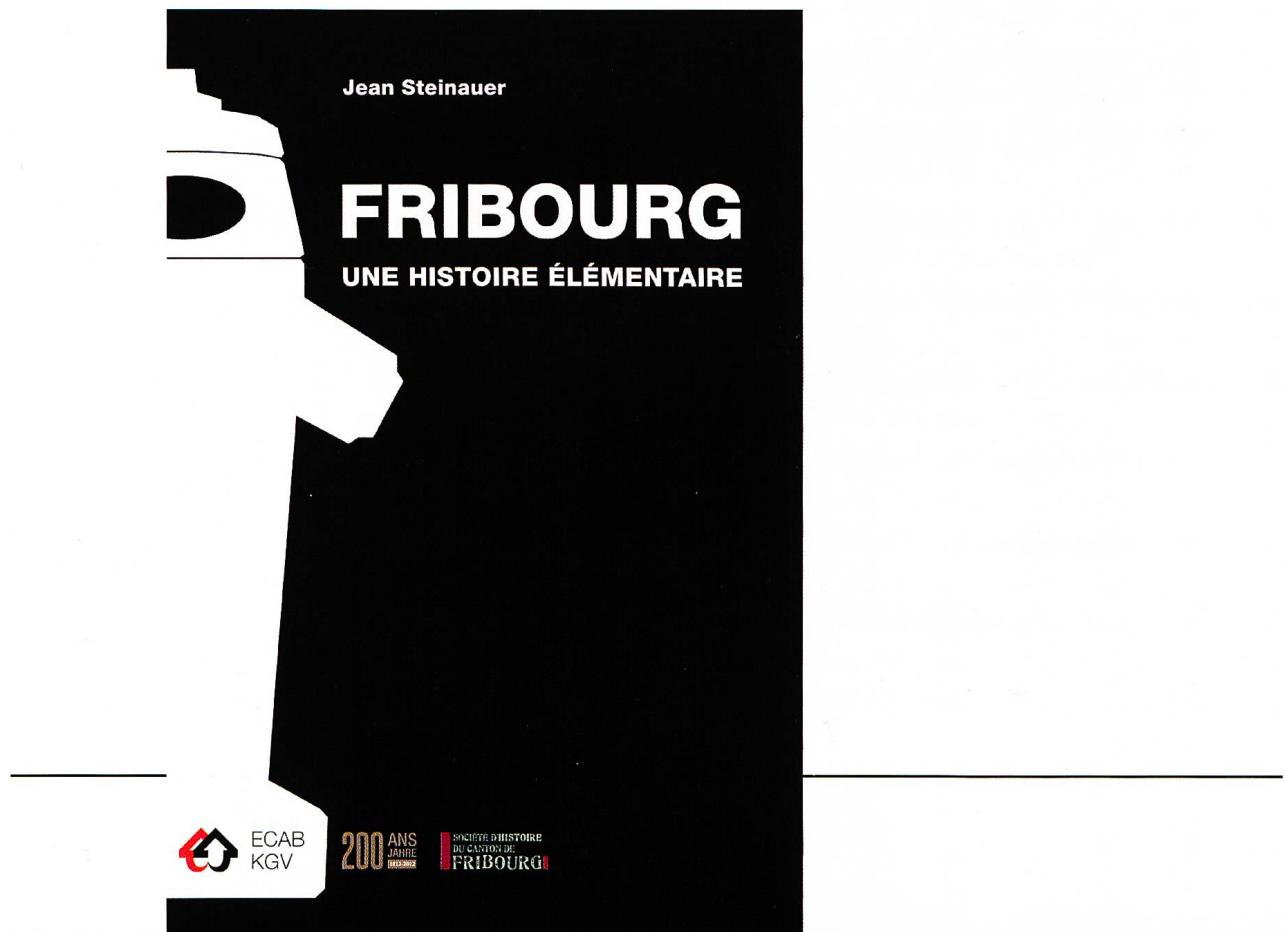
La deuxième partie est une histoire de la modernisation, comprise au sens d'amélioration des conditions du vivre ensemble des habitants de ce canton. Cela passe par les changements d'activité qui génèrent de nouveaux risques (les risques industriels) et font disparaître le type de sinistre qui a traumatisé des générations, à savoir l'incendie d'un rural. N'en déplaise aux esthètes, les balles de plastique où sont stockés en plein champ les fourrages diminuent considérablement les effets tragiques de la fermentation du foin ! Si l'on peut suivre en temps réel l'équipement des ménages en appareils fonctionnant au gaz puis à l'électricité, c'est que les causes électro-ménagères prennent leur part dans l'explication des sinistres. On trouvera de belles pages sur l'image de la femme toujours réputée incapable de maîtriser le feu dont elle est la gardienne au foyer. Quant au mâle, il s'initie plus récemment, par un quasi retour au paléolithique. C'est lui qui officie en spécialiste du barbecue, qu'il lui arrive malencontreusement de transformer en incendie domestique. La troisième partie aborde la culture et les mentalités liées à l'incendie. Quelques pages foisonnantes de faits divers truculents avec les stéréotypes du genre, incendiaires et pyromanes, vagabonds suspects la pipe au bec, servantes qui mettent le feu par vengeance, mais aussi spectacles d'incendie où les protagonistes du drame s'enivrent joyeusement. On y lit le récit de la vie d'Albin Thalmann, célèbre et inquiétant pyromane des années 1930, qui alluma l'hôpital des Bourgeois en 1937. Il avait la

particularité d'être aussi habile pyromane que spécialiste de l'évasion : se faire la belle pour mettre le feu ! A sa mort, conséquent avec lui-même il demanda à être incinéré, faveur accordée par l'administration pénitentiaire dans sa grande magnanimité.

Commencé sur la terre, le livre s'achève au ciel, autour du quatrième élément. Jean Steinauer réunit des éléments de base de la vie sociale comme le sentiment d'appartenance locale, les rivalités des villages voisins et la nécessité de repenser la lutte contre l'incendie à une échelle régionale. Tous relèvent de «l'esprit de clocher» si prégnant dans un pays contrasté. Puis on passe au «feu du ciel» pour découvrir comment, dans nos sociétés hyperorganisées qui se prévalent de leurs savoirs techniques, peuvent persister des traits d'irrationalité et de superstition.

Au demeurant un exercice brillant qui par le prisme des «archives du feu» a réussi à «raconter la mue vécue par le canton», tout en démontrant comment la construction de l'Etat moderne s'alimente à des attentes colossales de sécurité afin d'atténuer au mieux les vulnérabilités sociales.

François Walter



VOULEZ-VOUS DEVENIR FRIBOURGEOIS ?

Alain-Jacques Czouz-Tornare, *Guide historique du canton de Fribourg et de la Suisse à l'usage des nouveaux Fribourgeois.*

Fribourg : Direction des institutions, de l'agriculture et des forêts, 2011, 207 p., . ill.

Comme son titre l'indique, ce livre – un ouvrage de commande de l'Etat de Fribourg, et plus particulièrement du Service de l'état-civil et des naturalisations – s'adresse aux personnes qui reçoivent la nationalité suisse et qui ont choisi de résider dans ce canton. En 200 pages environ, l'auteur parcourt en paragraphes alternés les différentes phases de l'histoire du canton de Fribourg, centre de gravité de l'ouvrage, et de la Suisse. Une histoire qui reste essentiellement politique comme en témoigne le découpage de la table des matières, des événements politiques marquant le passage d'une époque à l'autre.

Des textes intercalaires, un peu dans le style d'une collection française à la mode depuis quelques années, attirent l'attention du lecteur sur un point de détail ou une anecdote au fil de l'ouvrage. De très nombreuses citations complètent le propos de l'auteur qui en fait parfois des paragraphes entiers dans lesquels elles s'enchaînent à propos d'un thème ou l'autre.

Les illustrations, dues à Ludo Hartmann, mettent en image des scènes ou des personnages mentionnés dans le corps du texte, mais on peut regretter leur aspect un brin désuet alors que le patrimoine iconographique conservé dans plusieurs institutions cantonales eût permis un accompagnement plus riche et une mise en page plus moderne.

Quant à la thématique principale, l'auteur a choisi, mettant en évidence sa propre expérience largement soulignée en fin de volume, ce qui selon lui serait une caractéristique essentielle du territoire fribourgeois, à savoir le fait d'être un lieu de rencontre et d'échange entre les hommes qui s'y sont succédé d'une génération à l'autre. Tous ces Fribourgeois de naissance ou d'adoption seraient porteurs de cultures différentes, contribuant de ce fait à l'enrichissement du canton et, dans une certaine mesure aussi, de la Suisse, au fil des millénaires de la Préhistoire puis

Michel Charrière, qui enseigne l'histoire au Collège Sainte-Croix, est l'auteur notamment du manuel d'histoire utilisé par les 5^e et 6^e classes primaires du canton.

des siècles de l’Histoire dès l’entrée des Helvètes dans celle-ci par l’intermédiaire de leur rencontre, brutale, avec Rome. Dès lors, ce terreau composé de couches de populations superposées contient nombre des caractéristiques futures de la Suisse et de ses habitants, bien que – et le paradoxe n’est pas mince à ce sujet – l’auteur souligne à plusieurs reprises que ce pays s’est tout autant construit contre l’extérieur, ressenti comme plus menaçant qu’enrichissant dès le Moyen Age surtout, et dans les périodes de crise (jusqu’à celles du XX^e siècle) comme dans les périodes de mutation, celles-ci coïncidant parfois avec celles-là.

Une bibliographie, en fin de volume, permet au lecteur de poursuivre plus avant la découverte de l’histoire suisse et fribourgeoise et reflète bien l’intention de l’auteur de rédiger un ouvrage qui se veut à la fois sérieux par le fond et aussi plaisant que faire se peut par la forme, interpellant parfois le lecteur ou le prenant à témoin au détour d’une page. Tonalité qui est particulièrement accentuée lorsqu’il aborde son domaine de prédilection, les étrangers en Suisse et les Suisses à l’étranger, et qu’il en souligne en termes plutôt enthousiastes les apports essentiels, pour les premiers, ou le rayonnement donné à la Suisse, pour les seconds. Dans le même ordre d’idées, le service étranger est présenté sous des couleurs plutôt favorables, proches de l’une des sources de l’auteur (Paul de Vallière).

Cet enthousiasme peut paraître cependant s’exprimer au détriment d’une analyse plus rationnelle; ainsi à propos des Helvètes, où ce sentiment côtoie une forme de nationalisme qui ne semble pas exempt d’anachronisme avec des termes ou des expressions comme «la grande tribu celtique» ou «cette époustouflante tentative d’émigration hors du territoire national» (p. 11), à propos d’une migration qui aurait eu pour objectif de «s’emparer de la Gaule tout entière» (*ibid.*). Il y a là une problématique, des choix sous-jacents ou explicites qui contribuent à faire de ce livre, en certaines de ses pages, le témoignage d’une historiographie teintée de ferveur nationaliste plutôt que l’analyse, aussi sereine que possible, de ce sentiment. On sait pourtant depuis assez longtemps qu’une identité nationale, si pacifique soit elle, n’en est pas moins une construction intellectuelle qui devrait être avant tout objet d’histoire et non imprégner cette dernière. Un autre moment fort de ce type d’approche se retrouve lorsque l’auteur réaffirme son opinion favorable à l’invasion française en 1798, la France apportant aux cantons un renouveau et des réformes dont ils auraient été incapables eux-mêmes (voir le chapitre 4, «Le temps des révolutions», pp. 72 ss.).

Ces pages consacrées à la période française de l'histoire suisse, et surtout celles concernant la République helvétique, sont l'occasion de propos, sur la dimension républicaine des cantons de l'Ancien Régime, qui auraient étonné, voici plus de deux siècles, certains témoins de l'époque, eux-mêmes prompts à souligner les limites des pratiques démocratiques des cantons de la Suisse centrale; les élections y aboutissaient à des résultats prévisibles, dans la mesure où les charges étaient «démocratiquement» dévolues aux mêmes familles d'une assemblée à l'autre.

On l'aura compris, l'ouvrage peut susciter quelques réserves dans la mesure où son projet de présenter une synthèse de l'histoire suisse et fribourgeoise peut aussi être perçu comme un essai véhiculant une certaine vision de l'histoire par le ton et les angles de vue adoptés. De même, l'accumulation des informations peut dérouter le lecteur non averti, en particulier pour la période féodale ou, quelques siècles plus tard, pour la période contemporaine. Les nombreux va-et-vient entre les périodes n'aident pas toujours à distinguer l'histoire vécue de l'histoire source d'explication du présent. Même remarque, à propos des informations économiques ou relatives à la population, étrangère notamment: des énumérations qui ne font pas vraiment de ce livre une synthèse de l'histoire économique et démographique du pays. L'absence de certains concepts ne permet pas d'articuler les données chiffrées autour d'un fil conducteur. Pour les dernières décennies, par exemple, des concepts récents (rurbanisation puis métropolisation du Plateau suisse), tout en restant des tentatives de lire le passé récent et de le relier au présent, suggèrent des clés de compréhension sans doute plus efficaces que les données brutes difficilement lisibles et comparables dans le temps et l'espace.

Ce guide devrait permettre à ses lecteurs de mieux connaître le territoire et la population qui seront désormais leur cadre de vie, de travail et d'échanges.

Michel Charrière

L'ESPRIT DU LIEU

Ingrid Beytrison, Stefan Biffiger et Aloys Lauper, *Guide artistique de la Suisse*, tome 4b: *Fribourg et Valais*, Berne: Société d'histoire de l'art en Suisse 2012, 604 p.

Valérie Kobi est assistante en histoire de l'art à l'université de Neuchâtel.

Comme toute historienne de l'art qui se respecte, j'ai dernièrement sillonné la péninsule italienne en ayant dans mon sac l'un ou l'autre des fameux *Guides Rouges* du Touring Club Italiano. Cette référence en tête, l'expérience viatique proposée par la Société d'histoire de l'art en Suisse (SHAS) dans ses *Guides artistiques de la Suisse*, également habillés de vermeil, m'a immédiatement séduite. Couvrant tout le territoire helvétique, les cinq guides de la SHAS offrent un large panorama de ses patrimoines bâti (églises, châteaux, hôtels de ville, etc.) et artistique (peintures murales, vitraux, etc.). Le numéro 4b, dernièrement paru, clôture cette précieuse série en regroupant sous une même couverture les cantons de Fribourg et du Valais.

Cet ambitieux volume bilingue, qui respecte les particularités linguistiques des localités présentées, se développe principalement en itinéraires au départ des chefs-lieux de district. De la sorte, seize parcours topographiques nous dévoilent, sur près de quatre cents pages, les richesses culturelles du canton de Fribourg; «La ville de Fribourg-en-Nuithonie», par exemple, ou bien «Autour du lac de la Gruyère», «Sur les routes de Payerne», ou encore «Tour du lac de Morat». Après une brève présentation générale de l'endroit concerné, le guide nous invite, cartes à l'appui, à découvrir le bourg ou la région au gré de ses trésors artistiques. Les points d'orgue de chaque itinéraire sont distingués en rouge, et les pièces d'exception à ne pas manquer se voient signalées par des étoiles.

Loin de se limiter aux périodes anciennes, les circuits alternent agréablement édifices médiévaux, héritages industriels ou encore réalisations contemporaines. En ville de Fribourg, par exemple, le flâneur curieux se promenant dans l'ancien quartier de l'hôpital passera du légendaire café du Gothard, décor initial de *L'Ogre* (1973) de Jacques

Tome 4b **Fribourg**
Freiburg
Valais
Wallis

4b

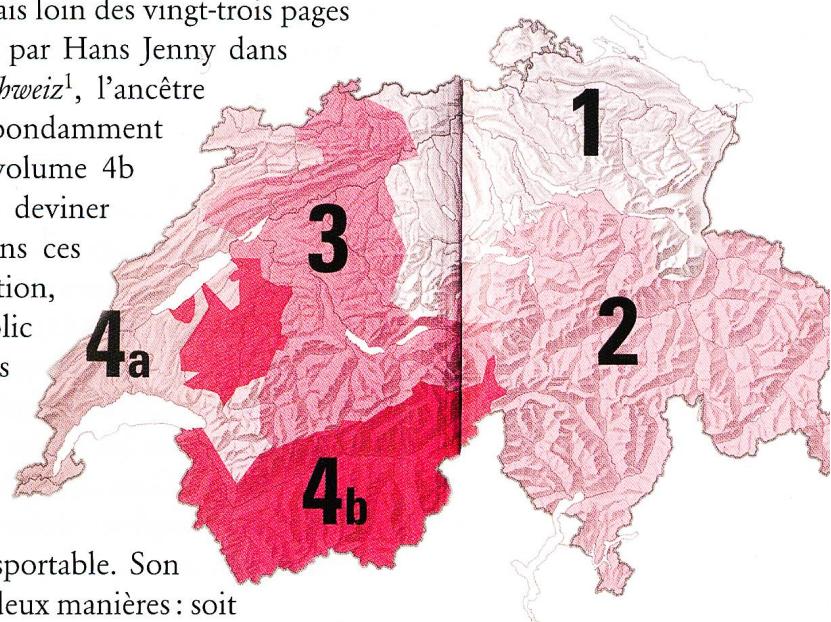
Société
d'histoire de l'art
en Suisse

**Guide artistique
de la Suisse**

Chessex, à la basilique de Notre-Dame, désignée ici comme étant la plus ancienne église de la ville, pour terminer son aventure culturelle près de la sculpture monumentale *Les 5 Eléments* (1978) de l'artiste fribourgeois Emile Angéloz.

Fidèle témoin du dynamisme et de la diversité patrimoniale de la région, cette large palette souligne également la qualité du travail fourni par les rédacteurs de ce livre. Nous sommes désormais loin des vingt-trois pages consacrées au canton de Fribourg en 1934 par Hans Jenny dans son entreprise pionnière *Kunstführer der Schweiz*¹, l'ancêtre des *Guides Rouges* de la SHAS. Les textes abondamment illustrés qui accompagnent les visites du volume 4b relèvent d'un vocabulaire précis, laissant deviner les vastes études scientifiques résumées dans ces pages. Cet ouvrage, de par sa clarté d'utilisation, s'adresse cependant aussi bien à un public de spécialistes qu'aux néophytes exigeants qui trouveront, dans le glossaire donné en annexe, une aide de lecture efficace.

Quoique le contenu de ce guide soit extrêmement dense, son format *in-octavo* et son poids raisonnable le rendent aisément transportable. Son lecteur pourra par conséquent s'en servir de deux manières : soit confortablement installé dans un fauteuil afin de «voyager en chambre»², selon l'élegant expression de Daniel Roche; soit *in situ*, livre en main, en se déplaçant d'une ville à l'autre à la recherche des merveilles qu'il contient. L'usager friand de nouvelles technologies sera de surcroît prochainement en mesure de se balader *smartphone* ou tablette en poche, puisque toute la série paraîtra bientôt sous forme digitale. Cette volonté de constamment renouveler les savoirs et de se questionner sur les modalités de leur transmission promet une longue vie aux projets de la SHAS et à ses *Guides artistiques de la Suisse*.



La série des «Guides rouges» : toute la Suisse en cinq tomes, numérotés de 1 à 4b.

Valérie Kobi

¹ Hans JENNY, *Kunstführer der Schweiz*, Küsnacht/Düsseldorf/Rom, Lindner-Verlag, 1934.

² Daniel Roche, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris 2003, p. 95 s.

POUR UNE HISTOIRE NOTARIALE

Kathrin Utz Tremp, «*Fiat littera ad dictamen sapientum*». *Notare, Lombarden und Juden in Freiburg im Üchtland (14. Jahrhundert)*, Zurich/Saint-Gall, Dike Verlag 2012, 382 p.

Les Archives de l'Etat de Fribourg recèlent un trésor que peuvent leur envier les autres dépôts de Suisse romande, et plus encore de Suisse allemande puisque le droit romain et la culture juridique de l'écrit sont plus tardivement apparus à l'est de la Sarine. Il consiste en 175 registres tenus par les notaires fribourgeois au Moyen Age. Seul le Valais en possède davantage (475), et un peu plus anciens; mais ils sont peut-être moins connus, encore qu'il faille signaler les publications de Chantal Ammann-Doubliez depuis une vingtaine d'années. Les registres fribourgeois ont été l'objet d'études relativement nombreuses, depuis les travaux pionniers d'Hektor Ammann au milieu du siècle dernier jusqu'aux recherches récentes d'Eric Godel¹, en passant par les travaux de Monika Notter ou de Nicolas Morard. Ce trésor n'est pourtant pas facile d'accès. Son exploitation requiert non seulement des compétences paléographiques (tout est manuscrit, évidemment) et linguistiques (latin médiéval, ancien haut-allemand, vieux français), mais encore de solides connaissances du milieu et du métier qui l'ont progressivement constitué. Aussi Kathrin Utz Tremp s'est-elle donné pour tâche, afin de mettre un capital archivistique exceptionnel en circulation auprès des historiens, de passer ce fonds au scanner.

C'était ambitieux, même avec la bénédiction du Fonds national. Du coup, la médiéviste s'est concentrée sur la description des trois premiers registres – ce qui nous vaut tout de même pas loin de 400 pages bien tassées – en attendant d'éditer le *Registrum Lombardorum*, premier de la série, dans la collection des Sources du droit suisse.

C'était d'autant plus ambitieux, au demeurant, que Kathrin Utz Tremp poursuivait, en filigrane, le projet d'écrire une véritable «histoire notariale», concept qu'elle explicite en opposition à la conventionnelle histoire du notariat. Il s'agit d'une approche théorisée en France, mais encore fragmentaire chez nous. Elle n'est pas centrée sur la prosopographie des notaires,

¹ «Portrait d'une ville au Moyen Age tardif. Testaments fribourgeois du XV^e siècle : les registres de Berhard Chaucy et de Jacob de Canali», *Freiburger Geschichtsblätter* 77 (2000), pp. 51-105.

avec leur personnel voire leurs dynasties professionnelles. Elle n'est pas axée sur l'analyse de leur instruments, sur le développement et la typologie des actes, par exemple. Elle incorpore tout cela, mais vise particulièrement l'activité des notaires, sous deux aspects : leur production (ses rythmes, ses fréquences) et surtout leur pratique. Comment se situent les notaires par rapport aux lois qu'ils appliquent ? Quels rapports, géographique ou sociologique, ont-ils à leur clientèle ? Quelle est leur culture, si l'on ose dire, corporative ? Est-ce au notaire ou bien au testateur, demande par exemple notre médiéviste, qu'il faut attribuer les invocations pieuses par quoi s'ouvre habituellement un testament médiéval ?

Les trois registres décortiqués dans ce livre émanent d'une "fausse famille" de notaires, la première répertoriée en pays fribourgeois : Pierre Nonans et Henri de Schwarzenbourg, qui fut son apprenti et adopta le nom de son maître lorsqu'il prit sa succession, pour s'appeler Henri Nonans de Schwarzenbourg. Le premier registre est dit «des Lombards», parce qu'il contient les traces de l'activité de ces manieurs d'argent italiens établis à Fribourg.² A chaque registre est appliqué un même schéma de traitement, correspondant aux requisits conceptuels et méthodologiques de l'histoire notariale mentionnée plus haut. Paléographie en moins, ces analyses minutieuses, étayées de tableaux et farcies de citations, sont d'une lecture aussi ardue que les registres eux-mêmes. On a compris qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage de délassement, mais de recherche. Il trouvera des utilisateurs peu nombreux, mais enthousiastes. Car l'enjeu en vaut doublement la peine. D'abord, la production notariale, dès le Moyen Age et probablement surtout pour ces temps éloignés, est la reine des sources. Elle ne documente pas seulement la vie économique et sociale, comme on l'imagine spontanément ; c'est pour comprendre le fonctionnement de la pré-industrie lainière à Fribourg, par exemple, qu'Hektor Amman avait plongé dans ces registres. Les minutiers des notaires renseignent aussi bien sur les langues et la culture, la religion ou les mentalités. Kathrin Utz Tremp est tombée dans ce fonds alors qu'elle cherchait à identifier les protagonistes d'une sombre affaire d'hérésie jugée par l'Inquisition.³ La richesse des informations qu'il consigne fait du notaire une sorte de «double» ou de préfiguration de l'historien qui étudie ses actes, même s'il lui propose autant d'énigmes qu'il lui apporte de matériaux.

Ensuite, la période couverte par ces trois premiers registres est intéressante ; elle correspond à une phase d'expansion économique de la ville, avec pour conséquence l'apparition du commerce d'argent comme activité

² Voir l'article de Giulia SCARCIA, «Des usuriers bien intégrés : le Trecento fribourgeois des prêteurs lombards», *Annales fribourgeoises* 67 (2005), pp. 9-17.

³ *Quellen zur Geschichte der Waldenser von Freiburg im Üchtland (1399-1439)*, Hanovre 2000.

professionnelle distincte. Or, celle-ci n'apparaît guère que dans les registres des notaires, partenaires obligés des deux groupes sociaux spécialisés dans le prêt qui sont alors venus de l'extérieur pour répondre aux besoins de la ville : les Lombards, en fait des Piémontais de la région d'Asti, et les Juifs qui prennent leur relève à la fin du XIV^e siècle. La médiéviste note que le registre «des Lombards» se situe, chronologiquement, non pas au plus fort de leur activité, mais à son déclin. Et de faire l'hypothèse suivante : s'ils ont abandonné ce marché, c'est peut-être justement en raison du contrôle que l'Etat – lisez : la ville – instituait, par le truchement des registres de notaires, sur les affaires financières.⁴ Le Moyen Age, décidément, est très actuel.

⁴ Sur le contrôle des notaires, voir l'article de Kathrin UTZ TREMP en p. 9.

Jean Steinauer

Le fonds des notaires du Moyen Age aux AEF:
175 volumes.
(photo David Blank, AEF)



LES BRONZÉES FONT DU BRUIT

Aloys Lauper (dir.), *Le patrimoine campanaire fribourgeois*, Pro Fribourg 174 (2012-I), 96 p., ill.

L'église de son village, de son quartier, on la voit tellement qu'on ne sait plus la regarder. Il en va de même pour les cloches, que l'on n'écoute plus à force de les entendre, du moins dans nos heureux pays où le fond de culture religieuse et de fierté communautaire («l'esprit de clocher») qui subsiste fait encore droit à leurs sonneries. On doit regretter cette indifférence d'autant plus que le patrimoine campanaire fribourgeois se signale par son abondance – plus de 900 cloches identifiées – et par sa valeur, musicale aussi bien qu'historique. Aussi la publication de Pro Fribourg sera-t-elle pour beaucoup une révélation, comme le fut la visite du beffroi de la cathédrale Saint-Nicolas de Fribourg durant la Nuit des musées, le 2 juin. On voyage avec ravissement dans cet univers sonore, sous la conduite de guides savants emmenés par Aloys Lauper, chef adjoint du Service des biens culturels. En guise de carte indiquant les îles au trésor, la brochure contient un précieux dictionnaire des fondeurs actifs dans le canton, du XIV^e au XX^e siècle, dressé par Laurence Cesa-Mugny. Alphabétique, il mène des Arnoux (Constant et son fils Charles), artisans francs-comtois établis à Gruyères autour de 1860, jusqu'à Zender, Abraham de son prénom, un Bernois qui sonorisa l'église réformée allemande de Morat en 1595.

Et voici la première découverte: les cloches, dont la voix porte dans le ciel mais qui parlent bel et bien de la terre des hommes, racontent d'abord des histoires de migration. Au Moyen Age, les fondeurs étaient des spécialistes itinérants, parce que les cloches étaient réalisées sur le lieu de leur installation, voire dans l'église même où elles seraient hissées. En 1505, la ville de Fribourg s'offre les services de deux stars du métiers, Robert de Besançon et Pierre Montureux, pour créer les deux grosses cloches de Saint-Nicolas, la Sainte-Marie (7 tonnes de bronze) et la Sainte-Catherine (3 tonnes). La filière jurassienne et comtoise restera fertile; de Morteau et ses environs viendront plus tard les Damey (cinq fondeurs successifs mentionnés depuis 1648), et au XVIII^e siècle un



Antoine Garnache, un François Humbert, un Antoine-Joseph Risse ou un Claude-Joseph Cupillard, en attendant les dynasties Livremont, Arnoux, Bournez ou Rognon. La région d'Argovie fournit aussi régulièrement des fondeurs, comme le Genevois et la proche Savoie.

Côté indigène, sous l'Ancien Régime, deux familles à signaler. Les Kegler (Jacques l'Ancien, Claude, Jacques le Jeune) ont leurs origines à Romont et Fribourg, les Klely (Hans Konrad, Hans Christoph, Hans Wilhelm, Jakob, Joseph et Jean) dans la capitale. Entre tous ces hommes au patronyme identique, les filiations et les liens de parenté ne sont toutefois pas absolument clairs. Les fondeurs de bronze réalisent des cloches, mais aussi des pièces d'artillerie et des mortiers... d'apothicaire, des goulots de fontaine et des chandeliers d'apparat, ou des plaques commémoratives. En ville de Fribourg, cette industrie s'était établie principalement à l'Oelberg, sous la falaise de Montorge : mauvais calcul, un éboulement tua cinq ouvriers en 1544.

Le poids des cloches ne les empêche pas de voyager, elles aussi, de clocher en clocher. Suite à la Réformation et à la sécularisation de nombreux sanctuaires, par exemple, ou à leur suppression par l'autorité ecclésiastique, les transferts ont été d'autant plus nombreux que le matériau – le bronze, ou «airain», un alliage de cuivre et d'étain dont la formule n'a guère varié jusqu'à nos jours – était cher. Une cloche de l'ancienne abbaye d'Humilimont fut ainsi rapatriée à l'église du Collège Saint-Michel, où elle se trouve encore; une cloche du couvent des Augustins, désaffecté en 1848, provenait de celui des Franciscains de Grandson. Deux cloches de Romont, considérées comme prises de guerre, semblent avoir été transférées pour quelques années dans la tour de Saint-Nicolas à Fribourg en 1478.

A la diversité des origines chez les fondeurs correspond celle de la résonance des cloches. On ne s'étonnera pas qu'à Fribourg, une époque suivant l'autre, prime tour à tour le goût français ou le goût allemand. Mais la situation culturelle frontalière de la ville, et sans doute sa pauvreté aussi, ont fait que les deux types de sonorité peuvent s'y conjuguer. Le clocher de Saint-Nicolas, qui contient des pièces fondues entre 1367 et 1737, a échappé à l'homogénéisation des sonneries, si prisée au XIX^e siècle.¹ Le résultat peut avoir quelque chose de barbare aux oreilles des puristes, mais sa richesse ravit l'historien du patrimoine. Il sait que l'histoire culturelle est aussi l'histoire des sens: l'ouïe évolue, comme le goût.

Il y a, finalement, un paradoxe de la cloche. On ne connaît rien de plus local, de plus identitaire que cet instrument dont l'histoire nomadise à

Dans le beffroi de Saint-Nicolas, la cloche de Sainte-Marie (7 tonnes de bronze, plus de 2 m de diamètre), fondue en 1505. Illustration tirée de l'ouvrage recensé. (photo Frédéric Arnaud, SBC)

¹ Une description complète de son instrumentation dans: Matthias WALTER, *Les cloches de la cathédrale St-Nicolas de Fribourg*, Berne-Fribourg 2008.

travers toute l'Europe (et encore, on ne dit rien ici des cloches asiatiques) ! C'est la voix de la paroisse, et de la communauté villageoise qu'elle rassemble : on songe à ces impressionnantes fêtes d'installation, dans les clochers singinois, photographiées par Hans Mülhauser, quand les cloches étaient conduites en procession, posées sur des chars enrubannés, comme des divinités antiques. Et pourtant la cloche efface les limites du village, car elle appelle à la solidarité d'une communauté bien plus large : en cas d'incendie, «on obéit au tocsin des communes ou des paroisses voisines».² Et puis c'est la voix du passé, car les vieilles cloches sont refondues pour donner naissance à de nouvelles : «L'utilisation du matériau ancien permet d'intégrer le passé à la rénovation», formule Alain Corbin.³ Il arrive qu'on décore la nouvelle cloche de la même inscription. Pour marquer la continuité ? Sans doute, mais aussi pour perpétuer la vertu apotropaïque de la cloche, censée préserver de la foudre. L'inscription «*Fugo fulmina*», «Je chasse les orages» est fréquente.⁴ L'efficacité n'étant pas garantie, on s'efforce quand même – en cas de malheur – de récupérer un peu du matériau pour le refondre dans la cloche de remplacement, comme ce fut le cas à Gruyères en 1679.

Jean Steinauer

² Alain CORBIN,
Les cloches de la terre,
Paris 1994, p. 185.

³ *Ibid.*, p. 85.

⁴ François RIME,
«La protection contre
le feu dans la religion
populaire» in Annick
JERMINI, Cédric
MARGUERON (éds), *Feux.
L'histoire, l'incendie:
éclairages*, Fribourg 1012
(ASHCF11), p. 149.

UNE STÈLE ET UN BOTTIN

Georges Andrey, John Clerc, Jean-Pierre Dorand et Nicolas Gex, *Le Conseil d'Etat fribourgeois 1848-2011. Son histoire, son organisation, ses membres*, Fribourg : éd. La Sarine 2012, 144 p., ill.

Autres temps : gamin, le père de Pascal Cormimboeuf «sortait dans la rue pour regarder passer le député qui partait pour Fribourg en calèche». Personne, maintenant, n'est plus inaperçu qu'un représentant du peuple. Un Fribourgeois modérément frotté à la chose publique reconnaît-il en le croisant un conseiller d'Etat en exercice peu sollicité par la télévision ? Il est donc utile qu'un livre vienne au secours de celles et ceux qui seraient intéressés de connaître l'origine et l'évolution de l'Exécutif cantonal et de mettre un nom sur le visage de telle ou tel de ses membres.

Aussi faut-il saluer une publication qui aurait pu être intitulée : «Le Conseil d'Etat fribourgeois pour les nuls» si une maison d'édition française n'avait fait de cette expression une marque déposée. Ce type d'ouvrage tient de l'objet non identifiable. Qualifié à trois reprises de «dictionnaire» par Francis Python, *Le Conseil d'Etat fribourgeois* balance entre des genres de nature diverse : méticuleuse nomenclature, aperçu historique au galop d'une institution et de ses mutations, tableaux récapitulatifs et documents photographiques.

Tout ce qu'un Fribourgeois un tant soit peu curieux devrait savoir sur ces femmes et hommes qui le gouvernent. Ce côté pot-pourri en laissera certains sur leur soif. Ceux-là auraient souhaité que fussent mis en lumière les liens entre les transformations sociales, les novations économiques et médiatiques, les basculements religieux, idéologiques et culturels et la composition du gouvernement cantonal. Cela pourrait être l'objet d'une nouvelle histoire du canton, sous une plume non partisane. Tel n'était pas le dessein de ce volume, stèle à la mémoire des anciens et annuaire des actuels.

Suivre la voie parcourue de 1848 à 2012 par un septuor collégial longtemps élu par le Grand Conseil avant de l'être, tardivement, par le peuple en 1921 est instructif. Apprendre que sous des dehors monocolorés, les courants et les ambitions se déchiraient à l'intérieur d'un même parti efface des clichés. Fribourg ne se différencie pas des autres cantons et de la Confédération quand y émerge une personnalité tranchée, un homme

Journaliste, François Gross a été vingt ans rédacteur en chef de *La Liberté*.

Le Conseil d'Etat de la législature 1956-1961 prête serment. De dr. à g. : Paul Torche, Pierre Glasson (bras levé), José Python, Théodore Ayer, Georges Ducotterd, Claude Genoud, Alfons Roggo. (photo BCU, fonds Pierre Glasson)

d'Etat au-dessus de la moyenne. Les Jivaros de l'égalité dans la médiocrité dégagent aussitôt. Le phénomène, inhérent à la démocratie, est d'autant plus vivace dans les cantons où les patriciens et les dits «bourgeois privilégiés» ont retrouvé le chemin du pouvoir, perdu à la chute de l'Ancien Régime. Egrenées, les pages consacrées aux années qui ont succédé au régime radical ont un parfum de bottin mondain. Les «hommes de qualité» y sont en nombre. Souvent, gros propriétaires terriens, leur fortune les met à l'abri du besoin. Ils revêtent des charges publiques peu rémunérées comme un dû à la communauté.



Au radical Julien Schaller, puis à Louis de Weck dit «Weck-Reynold», Fribourg doit d'être sur le passage de la ligne ferroviaire Genève-Lausanne-Berne-Zurich. La lutte fut chaude et mit le canton sur les rails de la faillite. Ce tracé est encore remis encore en question par les partisans de la *direttissima* de Lausanne à la Ville fédérale via la plaine de la Broye. De même, deux décennies plus tard, Georges Python, instaurateur d'une république dite chrétienne, dotera le canton d'une université, accouchée au forceps et au prix de combines peu reluisantes, mais qui a sorti de sa gangue une bourgade modérément portée aux choses de l'esprit. Les adversaires du «pythonisme» ont reconnu cette part de son œuvre.

Une liaison par chemins de fer, une *alma mater*: conditions du développement industriel. Soit! C'est oublier le culte voué à la «terre qui ne ment pas» par une classe politique et un clergé redoutant et la peste socialiste et le choléra d'un patronat radical. La grève de 1919 est gravée dans les mémoires. Le temps sera long à en effacer les traces. Quand survient la crise de 1929, des nantis ruinés, des salariés plongés dans la misère renforcent le sentiment que le salut est dans la culture du sol et l'élevage du bétail.

D'aucuns, dans les rangs conservateurs, lorgnent vers le national-socialisme ou le fascisme comme remparts contre le communisme. Les notices biographiques du *Conseil d'Etat fribourgeois* observent en la matière «de Conrart le silence prudent». Les attirances d'un Jean-Marie Musy pour la croix gammée sont certes ultérieures à son passage au Conseil d'Etat.

Les Fribourgeois émigrent en masse. Rien n'est entrepris pour les retenir. Les angoisses de la Deuxième Guerre mondiale dissipées, la petite république somnole, convaincue que tout va reprendre comme devant. L'impérieux bâtisseur de l'université de Miséricorde, Joseph Piller, est victime de l'ingratitude populaire, d'intrigues au sein de son parti et d'un éditorial de *La Liberté*, attribué au nouvel évêque. Lequel, recevant un visiteur lausannois, s'émerveille qu'un élu radical soit fidèle à la messe. Qu'aurait-il dit de la pratique religieuse de socialistes élus au seuil des années 1970 ? Car les choses vont bon train et Paul Torche puis Pierre Dreyer mettent cartes sur table : attirer l'industrie, les entreprise de service et le tourisme ou se résigner à être une réserve naturelle, pour nostalgiques de l'abbé Bovet. La télévision s'abat sur les campagnes comme la petite vérole sur le bas-clergé. Durant les longues soirées d'hiver, de braves gens s'interrogent quand ils découvrent sur les «étranges lucarnes» des popistes

aux noms qui fleurent le terroir, Magnin et Dafflon, sans couteau entre les dents ni mains ensanglantées par les victimes de la Guerre civile espagnole, qui revendentiquent posément une amélioration des rentes AVS. Jean XXIII ouvre en octobre 1962 le concile Vatican II; six ans plus tard, le vent de Mai-68 effleure l'université de Miséricorde mais marque une rupture sociétale; en 1999, gays et lesbiennes défilent sans incident dans les rues du chef-lieu: à grandes enjambées, Fribourg rattrape le peloton confédéral et se fait une fierté d'envoyer un socialiste au Conseil fédéral.

François Gross

LA FAMILLE DE WECK, MICROCOSME ET GALAXIE

Hervé de Weck (éd.), *Souvenirs de Maurice de Weck*, Fribourg: Archives de la SHCF, vol. 9 (nouvelle série), 334 p. + 16 p. ill. n/b

«Nous sommes tous cousins dans la Société», constatait Gonzague de Reynold en évoquant Marcel de Weck, son parent et collègue en écriture. De fait, rien n'est plus enchevêtré que l'écheveau des liens de parenté dans le patriciat fribourgeois: résultat de l'endogamie pratiquée dans un groupe qui tendait, pourtant, à se rétrécir.

Les souvenirs de Maurice de Weck, qui courent de 1870 à 1939, font état de 83 mariages, étalés sur quatre générations, dans sa famille et celle de sa femme. Plus de la moitié (48) unissent un couple dont les deux membres appartiennent à la Société fribourgeoise. Si l'on ajoute à ce comptage les unions contractées dans les patriciat suisses (5) et l'aristocratie française (8), ce sont trois couples sur quatre qui obéissent à la loi du milieu. En d'autres termes, des familles de Weck ou de Buman, seul un membre sur quatre se marie en dehors du cercle enchanté ou, pour parler comme au château, fait une mésalliance. Mais ce comportement matrimonial aberrant devient plus fréquent à chaque génération : la contrainte endogamique se desserre progressivement. Comme l'éventail des patronymes est restreint, et que le jeu des parrainages fait revenir cycliquement les mêmes prénoms, l'usage des surnoms s'impose. A l'échelon collectif, ils désignent des branches familiales: Gottrau-Breloque, ou Weck-Poteaux. Individuellement, ils finissent par supplanter le nom de baptême, réservé aux formulaires de l'administration, laquelle ne saurait évidemment enregistrer des Goudy, Gamin, Dado, Quinette ou Totote.

On peut ainsi camper Maurice de Weck en mémorialiste d'une tribu se resserrant, se refermant sur elle-même, avec des valeurs, des rites et des codes qui l'isolent et la déportent, de plus en plus, à l'écart du monde ambiant. Une autre lecture est cependant possible, qui invite – en faisant appel à une métaphore astronomique – à considérer la famille de Weck, et par extension, dans une certaine mesure, la Société fribourgeoise elle-même, comme une galaxie en expansion. Deux phénomènes y concourent, une fécondité vigoureuse et une large dispersion géographique.

Ces lignes sont extraites de la postface de l'ouvrage, publié avec l'appui de la Fondation de la famille de Weck.

Maurice arrive en onzième position dans la famille de Louis Weck-Reynold; lui-même engendrera neuf enfants, comme son frère Albert. Avec l'oncle Rodolphe, qui en a six, on frise le malthusianisme, mais la tante Gabrielle, épouse de Landerset, qui accouche onze fois, fait remonter la moyenne. La performance reproductive d'ensemble tient à la fois aux pressions natalistes de l'Eglise et aux progrès médicaux qui commencent à réduire la mortalité infantile. Ces familles prolifiques placent des filles au couvent et des garçons dans le clergé, séculier ou régulier; cas échéant, les demoiselles de Weck rejoignent volontiers les Filles de la charité de Saint-Vincent-de-Paul, et leurs frères ou cousins les Jésuites. On trouve aussi quelques célibataires laïcs dans ces fratries nombreuses. Types courants : la fille qui reste à la maison pour soigner ses parents vieillissants, le garçon diminué dans sa santé ou ses capacités. Mais tout cela n'empêche pas l'effectif global de la descendance d'augmenter à chaque génération, ou de se maintenir, pour le moins, à un niveau élevé.

Rien d'étonnant si ces familles essaient en se projetant au loin. Fribourg a toujours exporté ses surplus démographiques, l'expatriation outre-mer de familles entières ayant pris le relais, au cours du XIX^e siècle, de la traditionnelle émigration militaire vers la France. Dès 1817 la colonisation de Nova Friburgo, au Brésil, donne le signal. Ce n'est pas la misère, bien sûr, qui pousse les de Weck vers les rivages lointains. Avec eux, nous avons affaire à une émigration de cadres, de spécialistes, fruit d'une double option.

D'abord, quand ces jeunes patriciens ne traînent pas dans la maison paternelle aux mains de précepteurs, ils vont se frotter durant leur formation à des modèles étrangers, qui parfois les séduisent au point de les retenir. La moitié des frères et sœurs de Maurice étudient hors de Suisse, à Feldkirch et Innsbruck chez les Jésuites, mais aussi à Louvain. Paul fait médecine à Strasbourg; son cadet Albert les sciences commerciales à Munich, puis il s'établit à Londres, et ses enfants s'éparpilleront dans le vaste empire britannique: l'Angleterre, les Indes, le Kenya, la Rhodésie... Du côté des filles, on fréquente volontiers le pensionnat du Sacré-Cœur de Nancy, et l'on ne répugne pas à passer un an ou deux en Angleterre. Au surplus, les garçons qui ne peuvent ou ne veulent pas rester inactifs en pomptant la fortune familiale, et qui n'ont pas davantage le goût du cursus juridique menant au fonctionnariat, sont attirés par les études techniques. Chaque génération envoie un de Weck, au moins, à l'Ecole



DE WECK

MAURICE, SA FAMILLE, SON MONDE (1870–1939)

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU CANTON DE FRIBOURG

polytechnique fédérale de Zurich, en génie civil ou en agronomie-sylviculture. Or, plus le siècle avance, plus les entreprises de colonisation des puissances européennes attirent les ingénieurs et les expédient dans le vaste monde. Toutes choses égales par ailleurs, ces carrières semblent renouveler celles des officiers de l'Ancien Régime dans les services étrangers. On trouve un cousin de Maurice au Caire, envoyé par le fabricant de machines Escher-Wyss. Le propre fils de notre mémorialiste, Max, dirige pour le compte d'une importante société française les travaux du port de Nemours (aujourd'hui Ghazaouet), dans l'Ouest algérien, par où s'exportent les produits miniers du Maroc et les produits agricoles de l'Oranaïs: alfa, crin végétal et pinard.

Maurice de Weck, en somme, paraît bien représentatif d'une famille et d'une Société travaillées par des mouvements contraires. L'un, centripète, les enracine à Fribourg; l'autre, centrifuge, les disperse sur tous les continents. Dans l'espace social, même jeu: d'une part une stratégie endogamique, d'autre part un apport croissant de sang frais et une diversification sociale de plus en plus marquée.

Jean Steinauer

SCULPTURE FRIBOURGEOISE DU XVI^e SIÈCLE: LE TOUR DE LA QUESTION

Stephan Gasser, Katharina Simon-Muscheid, Alain Fretz, *Die Freiburger Skulptur des 16. Jahrhunderts. Herstellung, Funktion und Auftraggeberschaft*, Petersberg : Michael Imhof Verlag, 2011 ; 2 vol. de 464 et 492 p., ill. quadri.

Jean Steinauer, *Sculpture 1500. Fribourg au cœur de l'Europe*, Baden : hier+jetzt Verlag, 2011, 184 p., ill. quadri.

L'abondante production plastique fribourgeoise du Moyen Age tardif a suscité l'intérêt des historiens de l'art dès le XIX^e siècle, et dans le suivant se sont multipliées les études de spécialistes, parmi lesquels les pionniers Marcel Strub, Heribert Reiners ou Julius Baum. La qualité du corpus comme l'intérêt de pouvoir rattacher une large partie de cette production à de grands ateliers actifs autour de 1500 a aiguisé ensuite les appétits scientifiques de chercheurs italiens, allemands et français. Cependant, il manquait une étude d'ensemble, systématique, qui aborde tous les aspects de la question (stylistiques, iconographiques, matériels, liturgiques, etc.) et propose un véritable catalogue raisonné de la sculpture fribourgeoise autour de 1500. C'est désormais chose faite avec ces deux volumes monumentaux.

L'entreprise est d'autant plus remarquable et bienvenue que, si de telles études existent pour ce qui concerne la peinture murale ou de chevalet, elles sont beaucoup plus rares dans le domaine de la sculpture européenne. Généralement, en effet, les auteurs s'en tiennent à des collections d'institutions muséales, ou alors ils circonscrivent leurs recherches à des «Ecoles», périodes ou aires géographiques. L'objet de la recherche, au surplus, présente des difficultés particulières. *Disjecta membra* d'un retable (ou d'un autel), les sculptures isolées font l'objet de tentatives d'attribution et de restitution matérielle d'autant plus ardues que les archives sont souvent rares, l'information pauvre, et les artistes – pour autant qu'on les connaisse – très mal documentés. Par

Historien de l'art, auteur notamment d'un ouvrage de référence sur la statuaire médiévale du Valais, Laurent Golay dirige le Musée historique de la ville de Lausanne.



ailleurs, cette production artistique est matériellement vulnérable : les supports (le bois en particulier) sont fragiles, les restaurations et repeints anciens parfois esthétiquement et iconographiquement délétères, et les œuvres aisément déplaçables, donc faciles à dérober. Enfin, la sculpture se laisse malaisément photographier : reflets, ombres, modelés, matérialité des supports rendent l'entreprise particulièrement difficile. La grande qualité des prises de vues de Primula Bosshard est donc d'autant plus à saluer, comme celle du travail d'impression.

Le premier volume ne fait l'économie d'aucun des thèmes ressortissant au statut artistique de la sculpture du Moyen Âge : son rapport à l'architecture (en tant qu'élément de décor), à la peinture (celle, décorative, qui recouvre la sculpture et celle, narrative, du retable dont elle fait partie), ses différentes fonctions (liturgique, d'édification, dévotionnelle bien sûr, avec les exemples d'œuvres destinées à la dévotion privée notamment), sa place dans l'espace public ou dans le domaine privé. Les études stylistiques (la «*Faltologie*» évoquée avec humour par Jean Steinauer) s'appuient sur une solide connaissance de la production indigène comme des Ecoles allemandes, celle du Haut-Rhin en particulier. Dans le travail critique, les œuvres de comparaison peuvent sembler, de prime abord, trop rares ; mais la richesse du corpus fribourgeois justifie un usage modéré de reproductions de telles œuvres, par ailleurs utilisées ici à bon escient. Les prototypes des maîtres de la gravure (Dürer, Burgkmair, Schongauer...) sont bien là, et leur rôle de support de diffusion de certains motifs est justement explicité.

Le catalogue, qui constitue le second volume, inventorie les œuvres isolées et la production attestée (ou attribuée) des grands ateliers fribourgeois de l'époque : ceux du Maître aux gros nez, de Martin Gramp, de Hans Roditzer, de Hans Geiler et de Hans Gieng. Car c'est bien cette particularité qui a fait de Fribourg un centre de production exceptionnel dans l'Europe autour de 1500 : la présence dans un court intervalle de temps de ces sculpteurs et de leurs ateliers, aussi productifs que virtuoses. Ainsi de celui de Hans Geiler (96 pièces répertoriées), auteur de l'exceptionnel retable de Furno (cat. 98, vers 1518) ou de la sublime Marie-Madeleine propriété de l'Evêché de Lausanne, Genève et Fribourg (cat. 109), une œuvre qui atteint le niveau des meilleures réalisations d'un Riemenschneider. Avec la production de cet atelier, c'est un panorama de près de trente années de commandes et de réalisations artistiques qui

Atelier de Hans Geiler,
Nativité, 1515/20.
Bois de tilleul,
polychromie ancienne,
30 x 29.5 x 4.7 cm.
MAHF inv. 3175.
Illustration tirée du
vol. 2, n° cat. 102.
(photo Primula
Bosshard, MAHF)

se déroule devant le lecteur, avec des œuvres dans les musées de Bâle, Genève, Zurich, Paris, New York, Francfort...

Bien entendu, les conditions endogènes qui ont favorisé l'apparition et l'existence sur plusieurs décennies d'ateliers de ce niveau sont détaillées avec pertinence : les auteurs ont méthodiquement traité la question du mécénat artistique de l'Etat, de l'Eglise, des corporations, et d'un patriciat naissant qui fait de la somptuosité de ses commandes un formidable enjeu de pouvoir et de prestige. Ce contexte confirme la situation exceptionnelle, unique, de Fribourg au sein de la Confédération à cette époque.

Pour le visiteur de l'exposition *Sculpture 1500. Fribourg au cœur de l'Europe*, le Musée d'art et d'histoire avait envisagé un support didactique plus abordable que les deux lourds volumes de Gasser, Simon-Muscheid et Fretz. Heureux parti, car l'ouvrage paru sous le même titre que l'exposition, signé Jean Steinauer, s'avère un modèle de didactique intelligente. Complément indispensable des deux tomes publiés en allemand, il peut très bien être lu *per se*. En effet, il fait preuve d'un remarquable équilibre entre le sérieux de l'information, puisée à la source même des résultats des trois chercheurs, et la vulgarisation. On y trouve même des «plus» : de très utiles notices biographiques, des plans de Fribourg et Berne avec l'emplacement de toutes les fontaines de Hans Gieng, des comparaisons pertinentes, celles notamment qui permettent de replacer certains crucifix dans leur environnement originel grâce aux détails du célèbre plan de Martin Martini. Le rôle des saints les plus populaires à la fin du Moyen Age (Eloi, Sébastien, Théodule, Catherine, Christophe, etc.) n'a pas été négligé, et ce chapitre contribue à faire de l'ouvrage une incontournable introduction à la sculpture de la fin du Moyen Age.

Dans sa conception et sa fabrication, ce livre a fait l'objet de toute l'attention requise. Seul (petit) bémol : il eût été utile d'y mentionner, pour chaque œuvre reproduite, le numéro de catalogue attribué par Gasser et consorts, pour qui voudrait les retrouver rapidement dans leurs deux volumes.

Laurent Golay

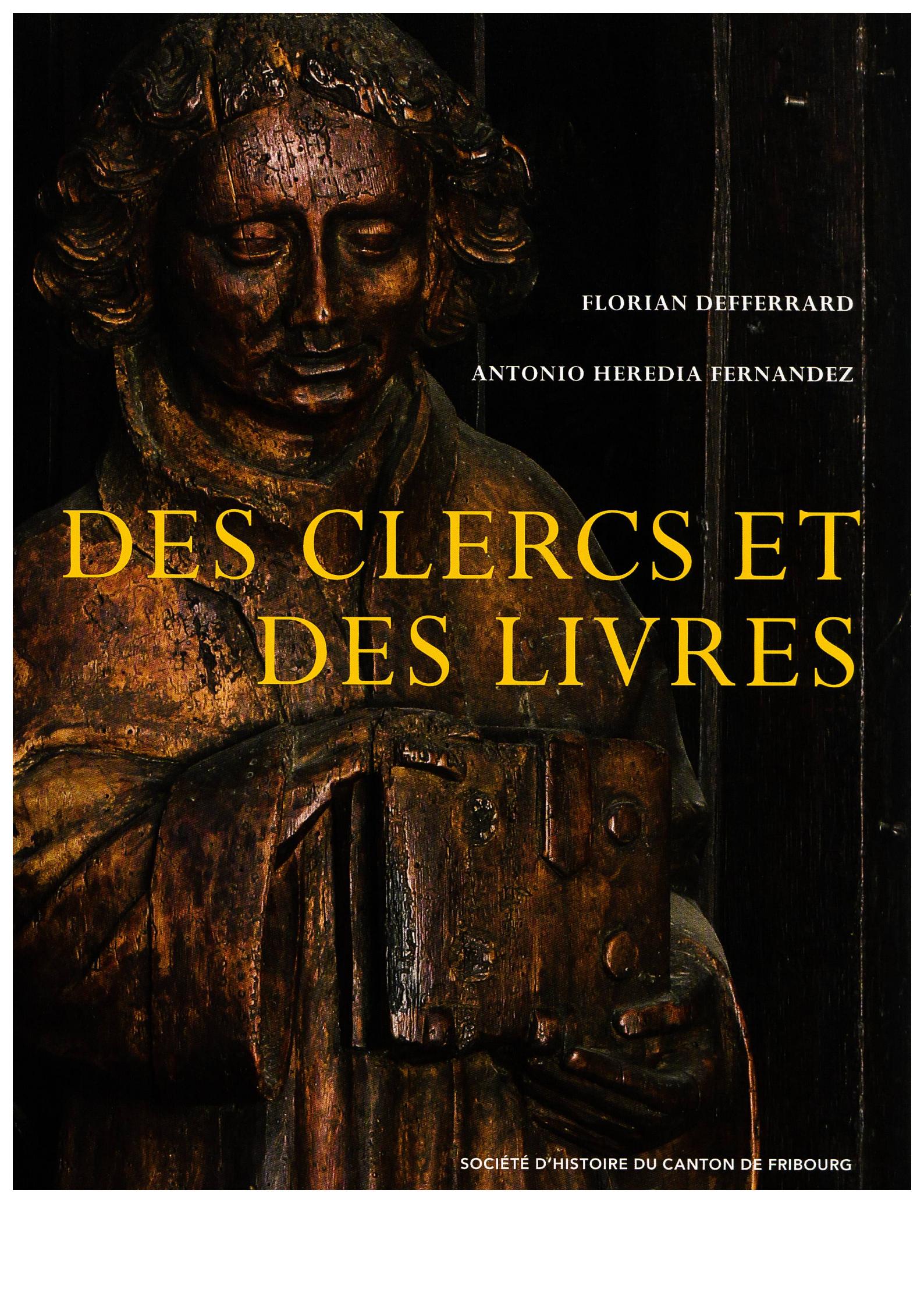
LES OUTILS DE PAPIER DES PRÊTRES ROMONTOIS

Florian Defferrard et Antonio Heredia Fernandez, *Des clercs et des livres. Le catalogue de la Bibliothèque du Clergé de Romont (1478–1900)*, Fribourg : Archives de la SHCF, vol. 10 (nouvelle série), 320 p. + 32 p. ill. couleurs

Le volume s'ouvre sur une évocation des circonstances presque romanesques dans lesquelles cette bibliothèque a été découverte; sa lecture, aisée, évoque presque un roman d'Umberto Eco. Il y a quatre ans, à l'automne 2008, les combles de la cure de Romont sont nettoyés. On y découvre alors l'existence d'une collection de quelque 1200 livres apparemment oubliés en ce lieu. Cet ensemble a appartenu au clergé romontois, et sa constitution semble dater de la fin du XV^e siècle. Aux premiers gestes sauveurs – sortir les livres, les dépoussiérer – ont succédé plusieurs interventions, le travail d'inventaire, l'étude historique, le catalogage scientifique et – finalement – la publication de la présente monographie. Celle-ci peut à juste titre être considérée comme représentant le vrai couronnement des efforts de plusieurs acteurs, tant individuels qu'institutionnels. Car comme le souligne bien François Walter dans la préface qu'il a rédigée pour ce livre, on doit saluer les efforts de la paroisse pour procéder à ces «tâches de “patrimonialisation”», y compris celles induites par la décision de confier la gestion de ce patrimoine à des historiens et des archivistes. Un élément important confère un intérêt tout particulier à ce livre : son ambition d'articuler l'histoire de la bibliothèque du clergé romontois dans le contexte de l'histoire locale et générale. Trois parties majeures rythment l'ouvrage. La préface de François Walter précède un essai dû à la plume de Florian Defferrard, «Histoire de Romont et de son Eglise». Suit un second essai, du même auteur, sur «La Bibliothèque du Clergé». La troisième partie est formée par le catalogue de la bibliothèque, élaboré par Florian Defferrard et Antonio Heredia Fernandez. Les trois sections se complètent parfaitement.

Defferrard propose deux essais très bien informés, qui offrent au lecteur une masse d'informations systématisées avec soin, le tout présenté dans un style agréable. Dans le premier essai, après un bref développement sur la fortune critique de cette bibliothèque, l'auteur construit l'histoire de

Docteur en histoire de l'art, enseignante à l'Ecole du Louvre, Cecilia Hurley est conservatrice de la Bibliothèque des Pasteurs de Neuchâtel.



FLORIAN DEFFERRARD

ANTONIO HEREDIA FERNANDEZ

DES CLERCS ET DES LIVRES

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU CANTON DE FRIBOURG

la ville de Romont, et celle de son église. Puisant ses données dans un large choix de sources, qu’elles soient imprimées ou archivistiques, il en a tiré un récit limpide et plein de verve. L’auteur explique avec beaucoup de talent comment se développe la ville de Romont, depuis les premiers temps de son histoire sous Pierre de Savoie, qui reçut l’autorisation d’ériger une chapelle en 1244, jusqu’aux événements de la Réforme et de la Contre-réforme. Sa décision de ne pas s’appesantir sur la période suivant la constitution fédérale de 1848 se comprend par le fait que les auteurs ont choisi de restreindre le catalogue aux œuvres imprimées avant 1900. Surtout, il met l’accent sur les relations – sans oublier les moments parfois difficiles – entre le clergé et la population de la ville. L’éducation et l’école occupent une bonne place dans cette étude.

Avec le second essai, Defferrard introduit le lecteur dans le vif du sujet. Après une courte introduction, qui explique l’importance du mot et donc du livre dans la religion chrétienne, le lecteur trouve un excursus sur l’iconographie du livre dans l’art chrétien, plus exactement sur la représentation des livres – en pierre et en bois – que l’on rencontre dans l’église de Romont. Ce passage, riche en détails d’iconographie chrétienne, est signé de François Guex. Il souligne l’importance du thème, et introduit donc de manière parfaite à l’histoire de la bibliothèque du Clergé de Romont. Partant du général, en esquissant ce qu’il appelle «une petite histoire du livre et de la lecture», Defferrard brosse un paysage fort instructif et place dans son contexte l’histoire de la collection découverte en 2008. Il distingue utilement entre la bibliothèque «des bons livres», à l’usage des paroissiens, et celle du clergé, constituée par les prêtres et utilisée par eux essentiellement pour leur travail pastoral: ces livres-là sont d’abord des outils. Au fil de ce chapitre l’auteur se penche sur la composition de cette bibliothèque, examinant en détail, chiffres à l’appui, la provenance des livres, leur lieu d’édition, leur sujet.

La dernière partie de l’ouvrage réunit le catalogue, organisé par ordre alphabétique. Un choix sans doute judicieux, car facilitant la consultation. Mais l’historien du livre regrette de ne pouvoir y trouver aisément la référence des ouvrages par le nom de leur imprimeur; la liste des éditeurs par ville aurait pu être complétée par la référence des chiffres renvoyant aux notices de catalogue concernées. Ce léger regret étant formulé, saluons le travail. Les auteurs proposent un catalogue de 582 numéros, détaillant pour chacun le nom de l’auteur, le titre, les lieux et date d’édition, le nom de l’éditeur et/ou de l’imprimeur. D’autres informations trouvent égale-

ment leur place, telles par exemple les références bibliographiques les plus importantes, tels aussi certains détails sur l'exemplaire, sa reliure, sa provenance. Le tout est admirablement illustré par des photographies qui donnent une belle impression des trésors détenus dans cette collection.

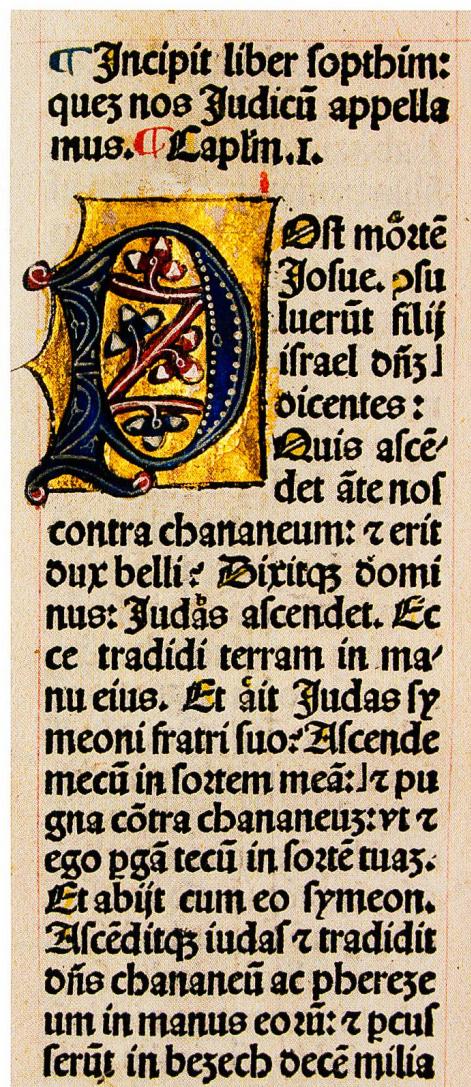
Tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin au sujet, par intérêt privé ou professionnel (ou les deux) doivent se réjouir de voir que, grâce aux efforts d'historiens, de conservateurs de bibliothèques, d'archivistes et d'universitaires, une histoire du livre suisse ou une histoire du livre en Suisse est en train de s'esquisser.

Cecilia Hurley



Lettrine P dorée au début
du Livre des Juges : *Post
mortem...* Illustration tirée
de l'ouvrage recensé,
n° cat. 95.
(photo Jean-Marc Giossi,
Actalis)

Frontispices d'un Missel
lausannois gravé aux
armes de Sébastien de
Montfalcon (1522) et des
Decreta et constitutiones de
Jean-Baptiste Strambono
(1665), tous deux évêques
de Lausanne. Illustrations
tirées de l'ouvrage recensé,
n° cat. 260 et 258.
(photos Jean-Marc Giossi,
Actalis)



UN REFLET DE LA CULTURE PATRICIENNE

Alain Bosson, *La Bibliothèque de Castella de Delley. Son histoire et son catalogue*, Fribourg : Bibliothèque cantonale et universitaire, 2011, 348 p.

Simone de Reyff, prof. tit. à l'université de Fribourg, est une spécialiste du domaine littéraire français.

Ce volume allie, dans une conjonction élégamment équilibrée, l'hommage et la ressource documentaire. L'hommage s'adresse à Pierre de Castella (1919-2006), dernier dépositaire de la bibliothèque familiale dont il a fait don en 2004 à l'Etat de Fribourg.

Au cours des pourparlers relatifs à cette donation, Alain Bosson a su nouer une relation de grande confiance avec l'héritier qui se dessaisissait d'un patrimoine inestimable auquel il était lui-même fort attaché. Quel meilleur moyen de saluer son geste que de mettre au service du fonds nouvellement acquis des compétences professionnelles propres à en manifester la valeur ? Une introduction substantielle envisage les diverses composantes du contexte qui permet de situer la nature et l'extension de la Bibliothèque Castella. Au premier plan la famille, dont Alain Bosson retrace avec bonheur l'intéressante destinée. A la liste sans relief qu'aurait pu produire un souci de faire à chacun sa place, il a préféré la prosopographie sélective au gré de laquelle apparaissent les personnalités marquantes : des deux Rodolphe, dont la carrière militaire de haut vol illustre la branche aînée de Wallenried, à la silhouette plus placide de Tobie, le gentilhomme-jardinier qui cultiva ses entes et collectionna ses livres dans sa propriété de Delley. Les figures contrastées qui ponctuent la lignée des Castella suggèrent la diversité d'un corps social trop longtemps considéré comme une abstraction sans surprises.



Comme c'est souvent le cas dans l'étude d'une bibliothèque familiale, il reste malaisé de déterminer l'intervention précise de chaque acquéreur. L'examen des ex-libris fournit sans doute quelques indices; la documentation archivistique déposée parallèlement à la BCU éclaire à son tour certains pans de la collection. Mais pour l'essentiel, il faut se résoudre à considérer la Bibliothèque dans son ensemble : la part prépondérante qu'y revêt le XVIII^e siècle invite à y voir, fût-il fragmentaire, un reflet de ce qu'a pu être la culture d'une famille patricienne.



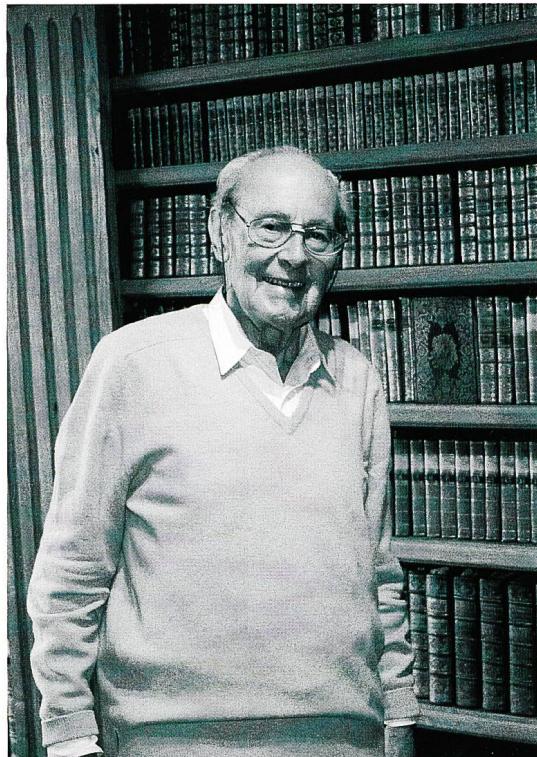
Les 3318 volumes répertoriés dans le Catalogue se répartissent en ensembles thématiques dont la définition répond aux usages des bibliothécaires anciens : Religion, Histoire, Géographie et voyages, Belles-Lettres, *Militaria*... Les estimations quantitatives bouleversent quelque peu, toutefois, la hiérarchie traditionnelle de ces catégories. Ainsi l'histoire, et l'histoire militaire en particulier, l'emporte-t-elle nettement sur les autres domaines du savoir, ce qui n'a rien pour étonner dans un milieu dominé par le métier des armes. La culture littéraire n'est cependant pas en reste, alors que la théologie ne dépasse guère la portion congrue, surtout si l'on considère qu'une grande partie des titres rangés sous cette étiquette relèvent de

Trois fondateurs de la bibliothèque familiale : Jean-Antoine 1^{er} de Castella de Delley (1655-1724), Rodolphe II de Castella de Berlens (1705-1793) et François-Pierre-Prosper de Castella de Delley (1744-1810). MAHF inv. 2011-012, 2011-010 et 2011-023. (photos Primula Bosshard, MAHF)

la banalité dévotionnelle. Il faut enfin faire la part de tous les ouvrages à vocation pragmatique, du traité de droit à la vulgarisation scientifique, en passant par les techniques et l'actualité relayée par les gazettes : toutes ces divisions confondues constituent près d'un tiers de l'ensemble.

Reste la difficulté d'un classement raisonné : au-delà des évidences qui imposent de placer l'abbé Prévost sous la rubrique «Littérature» et Bossuet sous «Religion» subsistent bien des incertitudes. Au nom de quels critères définir, précisément, les bornes d'un domaine comme celui de la littérature, dont on sait que, suivant les époques, il peut désigner des réalités très différentes ? Montesquieu, par exemple, semble appartenir de plein droit à l'histoire de la littérature française. Alain Bosson a pourtant choisi, et l'on ne saurait lui en faire grief, de mentionner *L'Esprit des Lois* au nombre des ouvrages juridiques. L'hésitation est également de mise dans le cas des manuels de civilité et autres traités de la conversation, genre très largement représenté dans la Bibliothèque, dont certains auteurs figurent sous «Littérature» (Ortigue de Vaumorière) et d'autres sous «Droit» (Patru), sous «Mode» (Faret) ou sous «Pédagogie» (Morvan de Bellegarde). Suivant l'orientation de sa recherche, chaque utilisateur prendra acte de ces inévitables disséminations, qui traduisent avant tout la porosité des registres culturels. Ces incertitudes trouvent d'ailleurs un correctif dans le double index des auteurs et des ouvrages anonymes, qui facilite les repérages nécessaires.

Outre sa disposition, c'est la qualité des notices bibliographiques singulières qui signe l'excellence du Catalogue. A la description soigneuse de chaque titre, qu'accompagne la double cote de la BCU et du catalogue RERO, s'ajoute, le cas échéant, la mention de l'ex-libris et des autres notules manuscrites qui garantissent la singularité de l'exemplaire analysé. Les titres anonymes sont restitués à leur auteur, chaque fois que l'identification s'est révélée possible. La rigueur scientifique qui habite chaque détail du projet, auquel ont collaboré plusieurs jeunes chercheurs, fait de ce répertoire un instrument de travail dont la vocation dépasse largement les limites de l'histoire régionale. Instrument de travail, mais source de plaisir tout aussi bien : l'austérité des données factuelles est régulièrement aérée par une



Le donateur, Pierre de Castella de Delley (1919-2006). Illustration tirée de l'ouvrage recensé. (photo BCU)

illustration dont la qualité technique sert la pertinence documentaire. Quelques pages de titre, quelques images tirées des fleurons de la Bibliothèque consacrent la vertu apéritive de ce beau livre, qui se donne vraiment comme une invite à en ouvrir d'autres. Dans un paragraphe liminaire, Alain Bosson s'interroge à bon droit sur l'avenir du livre. L'ouvrage qu'il a réalisé, et auquel Silvia Zehnder-Jörg a apporté la touche finale, plaide sans conteste en faveur de l'objet menacé.

Simone de Reyff

Les Archives de la famille Castella de Delley sont également conservées à la BCU. L'inventaire, riche de plus de 6 700 notices descriptives, est disponible en ligne sur le site de celle-ci.

Lien direct:
2.fr.ch/bcu_de_castella/

Les documents, eux, peuvent être consultés dans la salle de lecture des collections spéciales de la BCU.

Une exposition intitulée «Une famille fribourgeoise étoilée : les Castella» se tiendra du 28 septembre au 24 novembre 2012 dans les locaux de la BCU.



Ecole ménagère à Bulle en 1938, image réalisée en vue de l'Exposition nationale de Zurich l'année suivante. Illustration tirée de l'ouvrage recensé.
(photo Glasson, Musée Gruérien)

LA LENTE MARCHE DES GRUÉRIENNES VERS L'ÉGALITÉ

Christophe Mauron (dir.), *Histoire au féminin*, Cahiers du musée gruérien n° 8 (2011), 196 p., ill.

Histoire au féminin... ou plutôt histoires au féminin, tant les contributions de ce nouveau volume des *Cahiers du musée gruérien* sont riches et éclairent des facettes diverses de l'histoire des femmes de la région. Formation, travail, vie familiale, activités dans la vie politique ou encore culturelle, les aspects traités par les contributions dressent un portrait vif de la condition féminine à Fribourg, et plus particulièrement en Gruyère, principalement aux XIX^e et XX^e siècles. L'inscription des articles sur une si longue période donne un aperçu de la complexité du processus d'éman- cipation des femmes, et les trois niveaux de lecture (témoignages, portraits, recherches) permettent de croiser les regards dans un aller-retour qui montre bien que les droits des femmes ont été conquis de haute lutte, et de manière non linéaire : résistances, hésitations, retours en arrière, le chemin vers l'égalité est sinueux. L'ouverture de ce volume par des témoignages de contemporaines, qui ont fait œuvre de pionnières dans différents domaines, permet aussi de relativiser la distance nous séparant de cette histoire qui, même pour les plus jeunes d'entre nous, s'écrit encore et dont l'encre n'a pas fini de sécher.

L'impression que dégage le volume est celle d'une vie qui n'a pas toujours été facile pour les Gruériennes : entre la morale religieuse, les maternités nombreuses et les obligations économiques, la vie des femmes était rude, et le plus souvent soumise à l'autorité d'un père, d'un mari, d'un patron ou d'un curé. Néanmoins, à l'échelle individuelle plusieurs trajectoires de femmes à la destinée exceptionnelle, chanceuses ou audacieuses, mettent un peu de lumière dans ce portrait de groupe. Il en va ainsi par exemple des sœurs Emilie et Marie Morard, parties comme institutrices en Pologne et en Russie dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Anne-Sybille de Weck Roduit parvient, grâce à leur correspondance, à retracer leurs parcours qui, s'ils n'épargnent ni à l'une ni à l'autre les soucis et les contraintes

Pauline Milani est assistante en histoire contemporaine à l'université de Fribourg.

dues à leur condition, leur a permis de voyager et découvrir d'autres horizons. Le couvent est une alternative, et Séraphine Castella devient ainsi Sœur Félicité lorsqu'elle arrive à Paris en 1868. Difficile dans ce dernier cas de parler «d'évasion», puisque la jeune femme quitte une destinée qui était toute tracée (mariage, famille) pour entrer dans un ordre extrêmement codifié, mais qui relève d'un choix individuel. Dans le portrait qu'elle dresse de la religieuse, Isabelle Raboud-Schüle souligne combien la religion imprègne et régule la vie des femmes au XIX^e siècle.

Le constat n'est pas démenti dans le suivant mais Sylvie Couchebin relève que le discours de l'Eglise catholique, qui prône une vision très traditionnelle de la famille, commence à s'éloigner des réalités vécues dès la seconde moitié du XX^e siècle. Anne Philipona Romanens retrace pour sa part l'histoire de l'Institut Sainte-Croix, tenu sur près d'un siècle à Bulle par des Sœurs de Menzingen dès 1899. Celles-ci font œuvre avant-gardiste en ouvrant un cours supérieur pour filles, une première dans le district qui offre alors peu de possibilités de formation. L'éducation constitue en effet l'enjeu principal du devenir des femmes, et la création des écoles ménagères dès le début du XX^e siècle procède d'une logique de contrôle des futures épouses qui doivent apprendre à tenir un intérieur de manière moderne tout en préservant les codes sociaux traditionnels. Il s'agit de moderniser les ménages alors que l'économie se transforme fondamentalement.

L'industrialisation du canton se fait petit à petit et dès 1898, avec l'installation à Broc de la chocolaterie Cailler, de plus en plus de femmes travaillent en usine, d'abord en complément d'une activité agricole, puis de manière exclusive. Entre une direction très paternaliste, qui offre des conditions cadres plutôt attractives pour qui accepte de se plier à ses exigences, et des religieuses qui cherchent à empêcher les ouvrières de tomber dans la débauche, le sort des travailleuses semble pour le moins peu attrayant, et l'usine ne réussit pas, au moins durant la première moitié du XX^e siècle, à bouleverser l'ordre social gruérien. Les rôles de soins et d'éducation, habituellement attribués aux femmes en Gruyère comme ailleurs, offrent toutefois une voie d'émancipation que saisissent certaines étudiantes qui partent étudier la médecine à Lausanne. Le canton voisin semble leur offrir un peu plus d'espace et ce n'est qu'en 1944 que la première femme médecin de Fribourg, Stéphanie Joye, ouvre une consultation médicale à Broc.

L'originalité de ce volume, dont il est impossible ici de résumer toutes les contributions, est de mélanger à ces recherches historiques les voix des

pionnières par le biais de neuf interviews. Certaines les illustrent directement, comme le témoignage de Sœur Bénédicte, l'une des dernières enseignantes de l'Institut Sainte-Croix, ou encore celui de Cécile Gex Robadey, partie en 1946 enseigner le français au Liban. Le parcours de cette dernière peut être rapproché de ceux des sœurs Morard, à un demi-siècle de distance. Au-delà des années, un même rêve a habité ces jeunes femmes : partir, découvrir le monde, et s'extraire d'une vie qui semble, à la lecture des articles du volume du moins, très codifiée. Ces témoignages permettent de donner une épaisseur supplémentaire aux recherches, et offrent à leur tour des pistes à explorer.

Richement illustré, ce nouvel exemplaire des *Cahiers* puise notamment dans les fonds du Musée gruérien pour donner un aperçu de la diversité des destins féminins de la région. Il s'agit là d'une première approche d'une histoire qui reste à écrire de manière plus globale et qu'il conviendrait d'inscrire ultérieurement dans un cadre théorique plus affirmé, en prenant en compte les avancées offertes par les théories du genre notamment, ce que font quelques auteur-e-s. Les collections du Musée offrent à n'en pas douter les sources nécessaires à une telle entreprise.

Pauline Milani



Le Conseil communal de Gruyères, 1934.
Illustration tirée de l'ouvrage recensé, tome 3.
(photo Glasson, Musée Gruérien)

RICHESSE DE LA GRUYÈRE

La Gruyère dans le miroir de son patrimoine, sous la direction de Christophe Mauron et d'Isabelle Raboud-Schüle, Neuchâtel: Alphil, 2011; 5 tomes, 1 DVD-vidéo, 1 brochure sous coffret.

Ce coffret apporte à un grand public le résultat de recherches menées par une impressionnante brochette d'auteur-e-s qui ont rédigé des articles dans leur domaine de prédilection. La sortie de cet ensemble multi-supports marque sans conteste une étape clé dans l'historiographie gruérienne. Les 5 tomes et le DVD accompagnent l'exposition permanente du Musée gruérien de Bulle inaugurée en février 2012 sous le titre «La Gruyère, itinéraires et empreintes». L'ensemble est d'ailleurs publié sous la direction de Christophe Mauron, conservateur au Musée gruérien et responsable de la collection *Les Cahiers du musée gruérien*, et d'Isabelle Raboud-Schüle, directrice de l'institution.

Le résultat est impressionnant. Les directeurs de la publication ont fait travailler une cinquantaine de spécialistes : historien, archéologue, historien de l'art, ethnologue, anthropologue, littéraire, linguiste, généalogiste, conservateur, archiviste, journaliste, écrivain. Le mode d'exposition choisi est thématique, comme l'illustrent bien les titres des cinq tomes (1. *Des armaillis et des ouvriers*; 2. *Entre ville et campagne*; 3. *Pouvoirs et territoires*; 4. *Sous le signe de la croix*; 5. *Une région en représentation*) et celui du DVD (*Le regard des médias*). L'avant-propos de chaque tome est signé par François Walter, professeur d'histoire à l'université de Genève, connu comme l'un des spécialistes de l'histoire des villes, du paysage et de l'environnement. Les articles couvrent en gros la période allant du Moyen Age jusqu'à nos jours.

Les cinq tomes sont très bien édités avec de nombreuses illustrations, presque toutes en couleurs, qui nous donnent aussi un aperçu des magnifiques collections conservées au Musée gruérien. L'ouvrage est de lecture aisée sans pour autant tomber dans le piège de la vulgarisation trop générale. Chaque article comprend un *lead* qui offre le fil conducteur de tout le texte à venir, de façon à ce que l'essentiel puisse être tout de suite saisi par le lecteur; ce dernier a ainsi la possibilité de parcourir l'ouvrage rapidement et de choisir les articles qui l'intéressent. Cette lecture buissonnière est aussi favorisée par la présence de nombreux encadrés, insérés au fil du

Chantal Lafontant
Vallotton est conservatrice
du département historique
au Musée d'art et
d'histoire de Neuchâtel.

développement. Ces textes courts, qui sont mis en valeur par des fonds de couleurs différentes, occupent tout ou partie de la page et proposent des éclairages multiples : développements thématiques, descriptions d'objets et d'images, présentation de sources archivistiques, cartes, glossaires, tableaux, données biographiques sur les auteur-e-s, références bibliographiques pour en savoir plus.

Au vu de sa structure, l'ouvrage est destiné à être consulté plutôt que lu intégralement; en même temps, le lecteur qui ouvrira un des tomes aura du mal à le refermer, tant l'attrait des textes et des images est important. Dans l'avant-propos du tome 1 intitulé *La raison patrimoniale*, François Walter interroge le stock inépuisable d'images «séduisantes» qu'offre la Gruyère depuis le siècle des Lumières. En phase avec le mythe européen des civilisations pastorales, les premiers voyageurs qui traversent le pays s'émerveillent devant ses paysages et ce peuple de montagnards. Les images idylliques de la montagne ne doivent pas nous faire oublier «l'extraordinaire dynamisme des habitants de la région» et le succès économique de la commercialisation des produits dérivés de l'élevage bovin. Plusieurs contributions s'attachent d'ailleurs à montrer les réseaux transnationaux qui se sont développés grâce à l'économie laitière, dont les maîtres mots sont ouverture, initiative et innovation. D'autres activités économiques, comme le tressage de la paille, l'agroalimentaire ou le tourisme, retiennent aussi l'attention.

Le tome 2 est consacré à l'organisation du territoire ainsi qu'aux transformations du paysage et de la société. Des sujets comme l'habitat rural, le développement urbanistique du chef-lieu Bulle, la médecine, les normes sociales et religieuses sont traités. Plusieurs contributions portent aussi sur l'évolution démographique et l'émigration : la Gruyère a vu une partie importante de sa population aller chercher fortune hors du pays, d'abord vers les terres d'Empire, puis vers l'Amérique.

Dans le tome 3, les recherches s'articulent autour d'un questionnement sur les rapports entre pouvoirs et territoires. Les articles ont pour thèmes, par exemple, l'emprise des comtes sur le pays, la soumission de la Gruyère à la ville-Etat de Fribourg, les tensions qu'entraîne la modernisation au siècle des Lumières, le rôle joué par la Gruyère sur le plan cantonal dans l'instauration d'un régime de démocratie représentative ou encore les luttes politiques autour de l'enseignement public.

Le tome 4 s'intéresse notamment aux marqueurs religieux, au calendrier liturgique, aux objets de la piété populaire, en tentant de leur redonner

leur sens profond. La place du sacré dans l'espace public et les pratiques de la religion populaire sont également examinées.

Dans le cinquième et dernier tome, une attention particulière est accordée à la construction et à la diffusion des principales «icônes» de la Gruyère : l'armailli, la vache, la poya, le château médiéval, etc. Les auteur-e-s proposent des articles ayant pour thèmes principaux la production artistique et littéraire, la pratique du chant et de la musique, le théâtre et la formation de collections d'objets anciens. D'une manière générale, les contributions rendent compte de la vitalité des références alpestres, mais aussi de l'immense diversité culturelle de la région ainsi que de ses liens avec la culture européenne.

Quant au DVD, «Le regard des médias», il rassemble des photographies, des sources sonores, des archives cinématographiques et télévisées, en privilégiant aussi une approche thématique.

En conclusion, nous voudrions souligner le grand intérêt de cette publication collective. La lecture de ces articles si variés se révèle très stimulante. Elle nous permet de découvrir les strates complexes d'une Gruyère en mutation. Elle nous donne à voir la richesse de sa vie sociale et culturelle. Sur un plan iconographique, l'ouvrage offre également un bel aperçu de la très riche collection du Musée : chaque objet est accompagné d'un numéro d'inventaire et d'une légende qui lui donne sens. A coup sûr, c'est bien un ouvrage de référence qui accompagne la nouvelle présentation des collections gruériennes.

Chantal Lafontant Vallotton

LA BÉNICHON ENTRE HISTOIRE, TRADITION ET LÉGENDE

Anne Philipona Romanens et Jean-Pierre Papaux, *Chantons, dansons, bénichonnons, Hier et aujourd’hui*, Fribourg : Editions La Sarine, 2011, 143 p.

Isabelle Raboud-Schüle,
ethnologue de formation,
est directrice-conservatrice
du Musée gruéien à
Bulle.

Voici un livre joyeux, comme l’annoncent les cinq fillettes en dzaquillon qui vous sourient sur la page de couverture. C’est jour de bénichon, les meubles du salon ont été écartés pour dresser plusieurs tables. A celle des enfants, les cousins endimanchées s’impatientent, en face les cousins causent balançoires et carrousels. Après les premiers plats ils seront autorisés à quitter la table pendant que les adultes apprécieront le menu rituel jusqu’au pousse-café.

Le sous-titre *Hier et aujourd’hui* marque bien l’intention de l’ouvrage, éclairer la fête par une recherche historique. La démarche, dont l’initiative revient aux Editions La Sarine, a répondu à un réel besoin. En effet, aucune étude systématique n’avait encore été entreprise quand, en 2010, le Service de documentation pédagogique fribourgeois rassembla un groupe d’enseignants autour de cette fête. Leur travail a produit un riche dossier agrémenté de films et de fiches d’activités, avec pour but que les élèves partagent leurs découvertes autour de la bénichon. (www.friportal.ch). La même année 2010, les Amis du Musée gruéien mettent sur pied un bouquet de rencontres sous le slogan «Bénichon tradition vivante». A toutes ces occasions et au fil des rencontres de préparation, le manque de connaissances précises s’est manifesté au fil des questions : quelle est l’origine de la fête, quelles en sont les dates et pourquoi sont elles ont été ainsi fixées, quelle est la «vraie» tradition et comment s’expliquent ses variantes locales. Au moment où les milieux économiques et touristiques du canton s’interrogent sur la possibilité de la mettre en valeur et sur la manière de la partager avec des hôtes, une solide documentation est indispensable. Le livre est désormais une mise en valeur de la mémoire, une source d’inspiration ainsi qu’un précieux outil de travail pour les nombreux acteurs motivés par le projet.

La balançoire de la
Bénichon à Vuippens,
vers 1930. Photo Glasson,
Musée gruéien,
G-P-04-0009.



Le travail minutieux des auteurs a permis d'apporter des données fiables et des précisions étayées sur une foule de particularités de la fête. Il a fallu pour cela cumuler des recherches dans beaucoup de directions, et d'abord tirer des archives les décisions et les lois qui ont façonné la bénichon au cours des siècles de tension entre le pouvoir cantonal et les habitants. Car les communes doivent se battre pour conserver le droit de festoyer au moins un jour dans l'année. La danse est au centre de ces enjeux, avec tout ce que le rapprochement entre jeunes gens et jeunes filles pouvait avoir d'inquiétant pour un clergé moralisateur.

Des ouvrages et articles, plus nombreux dans la première moitié du XX^e siècle, les auteurs ont tiré une foule de détails qui attestent d'une fête aux visages différenciés et de coutumes au pluriel. En fouillant dans la presse ils repèrent les annonces saisonnières qui attestent d'un impact de la bénichon sur la vie quotidienne. A l'approche de la fête, les commerçants proposent de nettoyer et embellir la maison, de compléter la belle vaisselle. Les boutiques invitent femmes et hommes à faire quelque dépense vestimentaire. «Pour la bénichon, Messieurs... de belles chaussettes, bretelles» (p. 77, citation du *Journal d'Estavayer* du 30 août 1935).

Imprimées sur des pages de couleur, les extraits d'entretiens et les souvenirs apportent à l'ouvrage une intensité vécue : «Mes parents ont formé leur couple à la Bénichon» (p. 82). De nombreux encarts avec des poèmes, des chansons, des paroles extraites de films et la riche iconographie donnent vie aux acteurs de la fête : enfants, adultes, danseurs, sociétés locales, musiciens, sans oublier des cuisinières très affairées. Cette dimension correspond parfaitement aux objectifs de la sauvegarde du patrimoine immatériel proposée par l'Unesco : donner la parole aux porteurs de la tradition et favoriser la dynamique de la pratique héritée dans son adaptation au monde actuel.

Le texte principal de l'ouvrage éclaire la fête au fil d'une «très vieille histoire» (chapitre 2), attestée dès 1443. Dès cette année «la bénichon fait peur aux autorités. La fête profane a pris le pas sur la fête religieuse et pendant des siècles, jusqu'au début du XX^e siècle, les ordonnances sont nombreuses pour interdire ou limiter la fête» (p. 19). Le calendrier nécessite beaucoup d'éclaircissements et de recherches précises. On y découvre que la bénichon de Broc se faisait à Carnaval déjà avant l'incendie de 1890, en vertu d'une «ancienne tradition».

Les odeurs et les goûts laissent de profonds souvenirs, comme celui de la moutarde aigre-douce toujours présente à la bénichon. Le détail des habitudes culinaires est très variable et se recentre sur le local au cours du XX^e siècle :

«En mettant en valeur les produits du terroir, le menu de bénichon connaît, par conséquent, quelques variantes dans la suite des plats» (p 54), d'autant plus que seules les familles aisées pouvaient s'offrir le tout grand menu. En fin d'ouvrage, des recettes proposent une version de chacun des plats. Bon nombre de préparations semblent à la portée de cuisinières averties, mais c'est la totalité qui témoigne du travail important réalisé par les femmes en vue d'une bénichon.

De nos jours le souci de la diététique a remplacé l'inquiétude des moralisateurs face à la danse. Pour ne pas buter sur la surabondance, les cuisiniers réinventent et allègent les mets ou diminuent la taille des portions. Mais les auteurs nous rassurent : «le plaisir fait aussi partie de la diététique» (p. 111). Dans un contexte actuel où le religieux s'est effacé, le souci de la santé révèle à son tour la dimension fondamentale et ancienne de toute fête : elle engage le corps des participants. De ce fait elle met toujours en question l'ordre. Aujourd'hui il faudrait manger moins, éviter le gras et danser plus pour se donner du mouvement. Gargantuesque, le repas de bénichon comporte donc toujours une dimension d'opposition aux règles établies.

Avec le soin apporté à la vérification des sources et des interrogations multiples, les deux auteurs apportent une base solide à une tradition qui se cherche un peu actuellement. En effet, la diversité des scénarios et les aspects concrets et pratiques de la fête en fonction des circonstances vont de pair avec une volonté profonde de faire perdurer une tradition à laquelle les Fribourgeois s'identifient, même s'ils la pratiquent peu aujourd'hui.

Dans sa préface, Patrice Borcard rappelle que la bénichon est «la mémoire paysanne» du canton, tout en soulignant ses vertus intégratrices alliant le proche et le lointain. Mais l'historien va plus loin et décèle dans la symbolique du grand repas «un double caractère sacré et laïque». Le chapitre de l'ouvrage consacré aux fêtes du terroir d'ici et d'ailleurs vient confirmer que les vraies rencontres s'ancrent toujours dans des événements de dimension locale ou régionale (p. 119). Sous toutes les latitudes, les célébrations rattachées aux terroirs portent en elles une recherche identitaire.

Lorsqu'à la fin du XIX^e siècle les autorités cantonales ont voulu donner du sens à la date officielle qu'elles imposèrent pour la bénichon, la clôture du cycle agricole a été invoquée. Ce serait donc à cette période, alors que l'industrialisation activait les changements sociaux, qu'un ancrage fondamental dans le rapport aux saisons et à la nature a été nouvellement insufflé à la tradition. La quête d'un nouveau sens dans une relation

privilégiée à la terre nourricière émerge précisément en relation avec la transformation du monde contemporain. L'agriculture et les traditions représentent le «sacré» au moment où les structures de la société changent, et d'autant plus que le cadre religieux ne rassemble plus.

Le grand mérite de cet ouvrage, outre son ton alerte et les couleurs qu'apportent de nombreux exemples, est de mettre en évidence la modernité de la tradition et ses facettes chatoyantes. Au fil des siècles, la bénichon démontre une tenace envie de retrouver une fête chaque année et c'est ce ressort qui la fait se réinventer à chaque génération.

Isabelle Raboud-Schüle



HEUREUX QUI COMME OTTOZ...

Emile Ottoz (Gibert Gremaud et Serge Rossier, éds), *Souvenirs d'enfance. Echarlens vers 1900*, Fribourg : éd. La Sarine 2012, 322 p.

Le début de la rédaction des mémoires d'Emile Ottoz coïncide avec le retour de leur auteur dans son lieu de naissance, quitté un demi-siècle auparavant. Le récit oscille entre souvenirs personnels, description du village et histoire locale.

La première partie est surtout autobiographique. Ottoz commence par décrire le quartier de sa jeunesse, soit les environs du moulin, où l'élevèrent ses grands-parents maternels. Il met l'accent sur son enfance, heureuse et insouciante, entouré qu'il était de grands-parents particulièrement aimants et attentionnés. Son adolescence, durant laquelle il poursuit des études secondaires tout en participant pleinement aux très durs travaux domestiques, sous la férule d'un chef de famille autoritaire, lui laisse des souvenirs plus amers. Agé de 18 ans, il quitte d'ailleurs le nid familial en mauvais termes avec son père. Après un séjour à Genève, puis l'accomplissement de ses obligations envers la patrie, il vient s'installer à Fribourg, où il fera carrière dans l'administration militaire. Il ne parle pour ainsi dire pas de sa vie dans la capitale cantonale. Quelques repères biographiques réunis par les éditeurs remédient fort heureusement à cette carence.

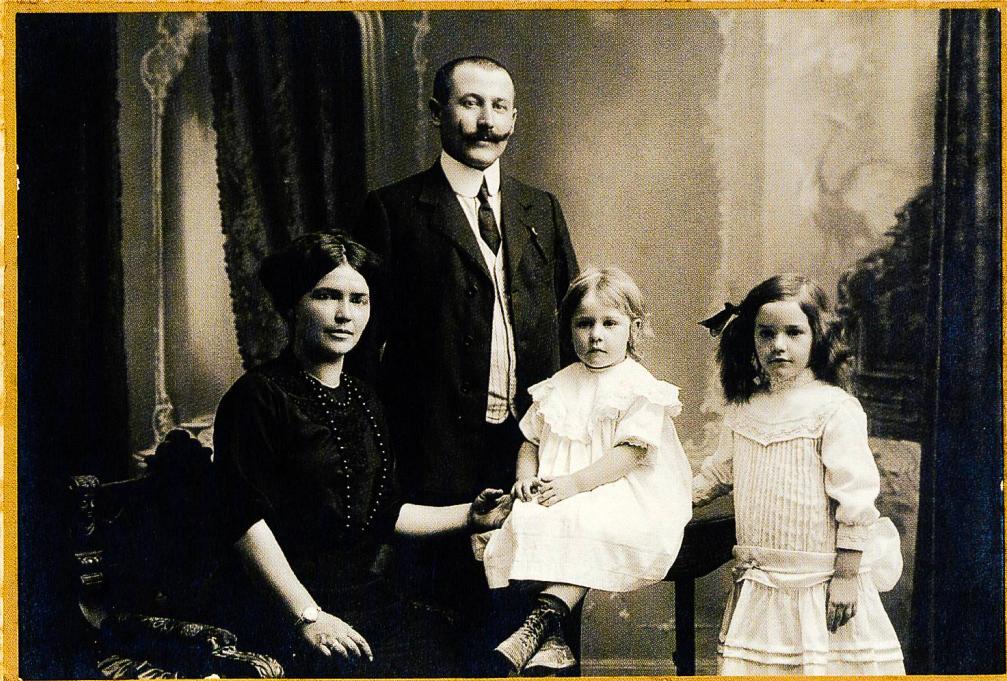
Ces mémoires sont aussi un instantané de l'histoire d'Echarlens, comme si le village avait pris la pose pour que le major Ottoz puisse en dresser le portrait. Tout le monde ne sourit pas sur la photo, Ottoz n'est pas toujours tendre avec ses combourgeois : «Si j'ai écrit ces Souvenirs, et qu'ils doivent contribuer un jour à l'histoire d'une période de la vie du village, celui qui en est l'auteur a l'obligation de n'écrire que la vérité et non pas de travestir celle-ci pour le plaisir de certains.» A bien y réfléchir, l'analogie avec un film plutôt qu'avec une photographie – mais toujours en noir et blanc quand même! – serait plus judicieuse, tant les personnages qui le peuplent, tant leur vie quotidienne, tant leurs heurs et malheurs animent le récit. Ottoz fait vraiment revivre pour nous cette communauté villageoise. Au fil d'une longue promenade bucolique, des rives de la Sionge à celles de la Sarine, il nous emmène visiter tous les bâtiments de la commune, privés ou publics, humbles ou cossus, encore existants ou disparus. Des cartes actuelles, placées au début de chaque chapitre, permettent de facilement

François Blanc, licencié en lettres, est collaborateur scientifique aux Archives de l'Etat de Fribourg.

se repérer. Au fil de ce voyage, Ottoz mentionne aussi les locataires et les propriétaires des maisons dont il parle; il raconte leur destin, la réussite des uns, l'infortune des autres. Parmi tous les anonymes et quelques célébrités locales émergent deux personnalités de premier plan : le politicien Joseph Jaquet et le chapelain et historien Jean-Joseph Dey.

Mais ce récit déborde largement les frontières écharlensoises. Car les modes de vie, les habitudes, les métiers décrits concernent tout le monde campagnard de cette époque. Ottoz immortalise, au dernier moment, une société encore profondément rurale, au tournant des XIX^e et XX^e siècles. Il explique avec une précision particulière comment travaillaient les meuniers, les paysans et les tresseuses de paille, mais évoque aussi maints autres artisans : scieur, rebouteux, charron, fromager, épicer, tailleur de pierres, forgeron, etc. A côté de ces figures traditionnelles et attendues dans nos campagnes, mentionnons pour le plaisir trois individus plus originaux et détonants : un herboriste passablement roublard, un inventeur aussi génial que farfelu, et un riche Parisien aux allures de bienveillant patriarche. Ottoz consacre également quelques passages à des usages répandus bien

Le mémorialiste, Emile Ottoz, en famille.
(collection privée)



A. Hüsser
Photographe
Fribourg-Buisse

au-delà des limites du petit village gruérien : déroulement des veillées, prédominance du patois, organisation de lotos, etc.

Enfin, ses mémoires s'achèvent comme ils avaient commencé, sur la note de nostalgie d'un monsieur âgé se retournant sur sa vie : « Que de souvenirs montent de toutes ces maisons, que d'émanations émergent de cette terre qui fut celle de mes aïeux. Dès que j'y mets les pieds, je me sens imprégné de toutes les senteurs de mon enfance et de ma prime jeunesse, quelque chose frémit en moi et, souvent, j'en viens à regretter d'avoir un jour quitté ces lieux. »

Des 500 pages du manuscrit original, 300 environ sont ici livrées au public. Les 200 autres pages contenaient essentiellement des apartés sur l'histoire locale (copies d'actes notariés, recherches généalogiques, etc.). A quelques exceptions près, les éditeurs n'ont pas retenu ces notes, sans nul doute très intéressantes, mais finalement pas tout à fait originales puisque recopiées par Ottoz. Ils ont choisi avec raison de se concentrer sur les souvenirs inédits de l'auteur lui-même. Ils ont toutefois pris soin de précieusement conserver les témoignages oraux, de première main et tout aussi inédits, récoltés par Ottoz sur des événements antérieurs à sa naissance : ainsi en va-t-il des souvenirs de son oncle Louis engagé au service du roi de Naples, ou de ceux de Jacques Gremaud ayant vécu la guerre du Sonderbund. Avec ces anecdotes, l'ouvrage d'Ottoz couvre une période de près d'un siècle, du milieu du XIX^e au milieu du XX^e siècle. Les abondantes illustrations font la part belle au parc immobilier; mais on trouve aussi des photographies de personnes, anonymes ou connues, ainsi que des reproductions de documents d'archives.

Gilbert Gremaud a accompli un travail de bénédictin en transcrivant le volumineux manuscrit d'Ottoz. Aidé de Serge Rossier, il a fait sortir de l'ombre et mis à la disposition de tous une chronique qui ne manquera pas, comme il le dit dans son avant-propos, d'éclairer de futures recherches historiques.

François Blanc

Les pensionnaires de l'Institut Saint-Nicolas de Drogne, tenu par des religieux français, doivent travailler aux champs. Cette fenaison est soigneusement mise en scène.

(photo BCU, fonds de cartes postales)



Institut St. Nicolas - Drogne (Ct. de Fribourg, Suisse) - La Fenaison

UNE APPROCHE HISTORIENNE DES PLACEMENTS D'ENFANTS

Exposition «Enfances volées / Verdingkinder reden»
au Musée d'art et d'histoire Fribourg, 20 avril-19 août 2012.
Volet régional: Eva Locher, Verena Villiger, Ruedi Weidmann

Au début du XXI^e siècle, le 16 février 2002, un article paraît dans *L'Illustré* sous un titre-choc : «J'ai été vendu sur cette place du village». Max V. témoignait avec émotion qu'il avait été l'objet d'enchères à l'âge de huit ans dans le village broyard de Saint-Aubin dans les années 1930. Des souvenirs douloureux remontaient à la surface alors que l'histoire bien-pensante s'était tue ou n'avait guère prêté attention aux traumatismes subis par ces enfants placés ou déplacés. Ces cris d'une mémoire blessée n'étaient pas isolés en Suisse et s'élevaient dans plusieurs cantons. Ils susciteront enfin diverses recherches historiques¹ dont on peut voir et entendre aujourd'hui quelques aboutissements.

A ce choc mémoriel reçu, relayé par une exposition et un film percutant, comment réagir d'un point de vue historique? On peut manifester en premier lieu plusieurs attitudes, plus ou moins empathiques ou rationnelles. J'en développerai une tout en comprenant les autres. Je chercherai à éviter une condamnation et une indignation moralistes rétrospectives. Pareilles réactions peuvent nous emporter à bon droit devant ces forts témoignages. Mais elles ne serviraient à rien et n'atteindraient pas les responsables disparus de ces pratiques, tout en nous donnant bonne conscience.

Mon approche, moralement plus inconfortable, est de contextualiser ces manières de faire, et de tenter d'expliquer leur trop long maintien et leurs modalités repoussantes. C'est la tâche des historiens d'expliquer les faits et de comprendre les personnes sans évidemment les justifier. Cela fait, on peut prendre mieux conscience de ce qui a été déficient et de ce qui a été réellement en jeu dans ces drames collectifs et individuels. On peut mieux voir et mieux entendre ces témoignages de souffrance et devenir plus attentif, dans notre perception et notre agir, face à ce qui se passe aujourd'hui en ce domaine où tout n'est pas parfait, même si l'on se croit plus juste et plus vertueux. Penchons nous donc sur la réalité historique qu'ont constituée ces placements d'enfants dans les familles ou dans les

Intervention du professeur Francis Python le 19 avril 1012 au vernissage de l'exposition, dont le volet fribourgeois présentait, à partir de recherches historiques originales, les établissements et orphelinats de Montet-Broye (Institut Marini), Treyvaux, Avry-devant-Pont, Sonnenwyl (Sainte-Famille), Drogne, Villars-les-Joncs (Bon-Pasteur), St. Wolfgang et Tavel.

¹ On trouvera en fin d'article quelques mémoires de licence réalisés à Fribourg.

institutions, qui ont été si traumatisques pour certains. Il y a plusieurs causes à cette réalité et n'en invoquer qu'une, tel un effet du catholicisme d'Etat ou de la «République chrétienne», conduirait à une simplification et surtout à une incompréhension totale de ce qu'était la société de l'époque. Je pense particulièrement à la campagne, où à l'âpreté des conditions de vie s'ajoutaient des tensions autour de la possession de la terre qui pouvaient conduire à une véritable ségrégation sociale.

Un des premiers facteurs à mettre en évidence est sans doute la pauvreté de masse, cette pauvreté dont on ne sortait pas durant plusieurs générations, cette plaie du paupérisme qui gangrenait le canton : aussi bien certains quartiers des bourgs et de la capitale que les villages, de la plaine comme de la montagne.

Sans remonter aux inégalités sociales de l'Ancien Régime, il faut rappeler que la terre et le travail n'étaient pas partagés équitablement au XIX^e siècle. Dans les campagnes, le rachat post-révolutionnaire des droits féodaux, ainsi que le partage des communs au profit d'une agriculture plus performante, ont favorisé de riches paysans, au détriment d'une nuée de petits propriétaires à l'avenir précaire et d'innombrables journaliers qui constituaient un vivier de domestiques et de servantes incapables de s'établir. Un sous-prolétariat rural s'est alors formé, très sensible aux fluctuations de la conjoncture économique, émargeant aux maigres budgets communaux ou paroissiaux de l'assistance et soumis aux jugements moralisants des élites locales promptes à dénoncer la paresse des pauvres. Une partie de ce prolétariat émigre parfois dans les bas-quartiers de la capitale, étape plus ou moins provisoire car le travail est rare, avant de tenter sa chance comme main-d'œuvre non qualifiée dans les cantons en voie d'industrialisation.

Un autre facteur qui marqua fortement la société fribourgeoise réside dans le faible rôle de l'Etat cantonal sur le plan social, hormis l'appareil répressif mis en place pour chasser les intrus et les vagabonds. C'est en partie aussi l'héritage d'un Ancien Régime dirigé par un patriciat paternaliste occupant toutes les charges et limitant au maximum les structures administratives qui pouvaient coûter à la caisse de l'Etat, leur Etat. Ce non-engagement de l'Etat en matière sociale, compensé en partie par l'Eglise, que l'on tenait par ailleurs en laisse, s'observe jusqu'en 1848. Les questions d'assistance relevaient jusqu'alors des paroisses ou des communes de bourgeois, très jalouses de leurs biens et de leur autonomie, qui géraient de manière très parcimonieuse l'aide aux démunis.

C'est seulement avec la loi de 1850, œuvre des radicaux, qu'un droit à l'assistance est reconnu et que les communes pour y faire face peuvent puiser dans des fonds éventuellement alimentés par l'impôt, non seulement par des dons. Les libéraux-conservateurs, revenus au pouvoir en 1857, s'insurgent contre cette «charité légale» et n'auront de cesse de revenir à l'ancienne pratique par la loi de 1869, encouragés par un clergé qui y trouvait le moyen de renforcer sa légitimité sociale. Les indigents dès lors n'auront plus un droit à l'assistance. Les communautés locales retrouvent leur liberté de régler à leur guise les modalités d'assistance, et pour alimenter leurs fonds des pauvres elles ne pourront recourir à l'impôt qu'exceptionnellement et sur autorisation du Conseil d'Etat. Cette loi ne sera révisée qu'en 1928.

La loi de 1869 encourageait, il est vrai, la création d'institutions comme les orphelinats, maisons dites d'éducation ou de redressement, hospices et hôpitaux, sur base privée et sans contrôle étatique rigoureux. Il s'en fonda un grand nombre dans le canton à cette époque. Dans ce cadre légal, les enfants orphelins, abandonnés ou retirés à leurs parents pour causes matérielles ou morales étaient encore placés, comme à l'accoutumée, dans des familles du lieu selon le bon vouloir des communes. Le seul progrès résidait dans l'incitation faite aux communes par les autorités de surveillance de placer ces enfants dans les nouvelles institutions créées ou à créer. Des institutions ouvertes par ailleurs et pour la plupart à d'autres populations démunies, vieillards, prébendaires, handicapés physiques ou mentaux... On peut se demander si le placement dans des établissements non spécifiques, pour la plupart, était un réel progrès.

Il ouvrait néanmoins la porte à un certain contrôle et battait en brèche les procédures de mises à l'envers (*pousta misa*, mauvaise mise) qui nous paraissent aujourd'hui si odieuses. Elles l'étaient aussi aux yeux des contemporains les plus éclairés, comme on l'observe dans ce long extrait d'un rapport, bien-pensant et réaliste à la fois, de C. Fontaine, secrétaire du Bureau cantonal de statistique, publié dans le *Journal statistique suisse* en 1902 :

«Tout ici se faisait au nom de l'économie des ressources communales; la santé, l'avenir de l'enfant étaient relégués à l'arrière-plan. Les autorités communales ne se rendaient pas compte que, les souffrances de l'enfant mises à part, elles créaient en agissant de la sorte une source de fortes dépenses pour la commune.

«Ces enfants irrationnellement et insuffisamment nourris, manquant de soins hygiéniques et autres, ne recevant qu'un simulacre d'instruction

et dont l'éducation, si elle n'était pas faussée, restait sûrement insuffisante, demeuraient leur vie durant des êtres chétifs, malingres, idiots dont l'entretien pesait lourdement sur les finances communales; c'était là aussi la pépinière qui fournissait la race détestable des vagabonds et des mendians dont on a tant de peine à débarrasser la société, malgré toutes les prescriptions légales.

«Il est absolument nécessaire d'apporter un soin tout particulier, même un soin minutieux, dans le placement des orphelins et des enfants abandonnés, sans cela il n'y aura rien ou presque de fait au point de vue de l'amélioration de la plaie sociale du paupérisme.

«Aujourd'hui encore, malgré la législation, malgré les efforts des autorités constituées, des associations de bienfaisance et des corporations, on voit encore quelquefois les mêmes errements se perpétuer et cela au grand détriment des individus et de la société. Nous-même avons été autrefois témoin, dans plusieurs communes, des faits suivants :

«a) dans certaines communes, au sortir de l'office divin, l'huissier communal avisait par publication le public que l'autorité communale ouvrait une soumission pour la garde et l'entretien d'un certain nombre d'enfants pauvres;

«b) d'autres communes étaient encore plus expéditives : elles se contentaient d'une simple mise publique au rabais;

«c) quelquefois il y avait marchandage entre les parties et, naturellement, celle qui demandait le moins était sûre de réussir;

«d) enfin nous avons vu des communes qui, non seulement ne dépensaient pas une obole pour le placement de ces enfants, mais en percevaient au contraire».²

La pratique de la «mauvaise mise» fut interdite dans la loi de 1928 mais comme on l'a constaté à Saint-Aubin, elle n'était pas totalement éradiquée dans les années 1930. Par ailleurs cette nouvelle loi n'accordait pas davantage un droit à l'assistance des individus face à l'Etat. Ce droit ne s'exerçait que face à la société. Une disposition assez hypocrite, comme l'ensemble de ce dispositif législatif qui se voulait préventif de l'assistance, notamment par la répression de ce qui pouvait y conduire et par l'emploi très large de l'internement administratif censé décharger les communes.³

Fichue pauvreté !

On ne fera pas l'historique des changements législatifs, sur les plans fédéral et cantonal, ayant abouti à des mesures plus respectueuses des enfants placés et de leurs droits. A Fribourg l'Etat social n'exista que de

² C. FONTAINE,
«L'assistance publique
en 1900 dans le canton
de Fribourg», in *Journal
de statistique suisse*,
Berne 1902.
2010).

³ Julien ROSSIER,
*L'internement
administratif à Fribourg :
une réalité méconnue*
(mémoire, 2010).

manière très légère jusqu'au dernier tiers du XX^e siècle, les pouvoirs se reposant sur les institutions religieuses renforcées dès la première décennie du XX^e siècle par l'afflux des congrégations françaises. C'est le mérite du conseiller d'Etat Denis Clerc, qui vient de disparaître, d'avoir développé enfin un véritable Etat socialement protecteur.

Ce survol sommaire des conditions réelles de placement des enfants nous amène à mieux comprendre les souffrances de ces victimes. Celles qui s'expriment aujourd'hui en gardent les stigmates, d'autres ont eu la chance de connaître d'autres conditions d'accueil, où des attitudes d'humanité en institution ou en famille ont mis du baume sur leurs souffrances. Tout n'a pas été noir dans cette histoire, mais ce qui ressort le plus fortement des témoignages exprimés par les blessés du placement ainsi pratiqué, c'est d'avoir été traités en objets. C'est aussi, et plus intimement, de voir et de ressentir les liens de la filiation rompus, niés ou repoussés. C'est en définitive la souffrance de n'avoir pas été reconnus et aimés, quels que soient les lieux des placements.

Cette remontée d'une mémoire douloureuse ne peut pas et ne doit pas être effacée par une histoire institutionnelle ou insensible au vécu des personnes en cause. Histoire et mémoire doivent ici se conjuguer pour interroger notre présent et le sort que nous réservons aujourd'hui à ceux qui doivent être placés. C'est dans cet esprit que l'exposition nous interpelle.

Francis Python

Quelques travaux fribourgeois

Anne SCHMUTZ, *L’Institut de Drogrens. Une maison d’éducation pour «garçons difficiles», 1889-1963* (1997)

Dominique PIÉRART, *L’Orphelinat bourgeoisial de la Ville de Fribourg (1868-1914). Un exemple de la prise en charge de l’enfance abandonnée au XIX^e siècle* (2000)

Christel FONTAINE MARMY, *Le paupérisme dans la Broye aux XIX^e-XX^e siècles. Soulager, éradiquer ou ignorer la misère ? L’exemple des communes de Montagny-les-Monts et Montagny-la-Ville* (2003)

Anne HEHLI, *Le paupérisme rural en Gruyère 1880-1930. Hospices et assistance au quotidien : le cas de la commune d’Avry-devant-Pont* (2003)

Eva LOCHER, *Zwischen Macht und Ohnmacht : zur administrativen Versorgung “gefallener” Mädchen ins freiburgische Institut Bon-Pasteur von den 1920er bis 1940er Jahren* (2011)